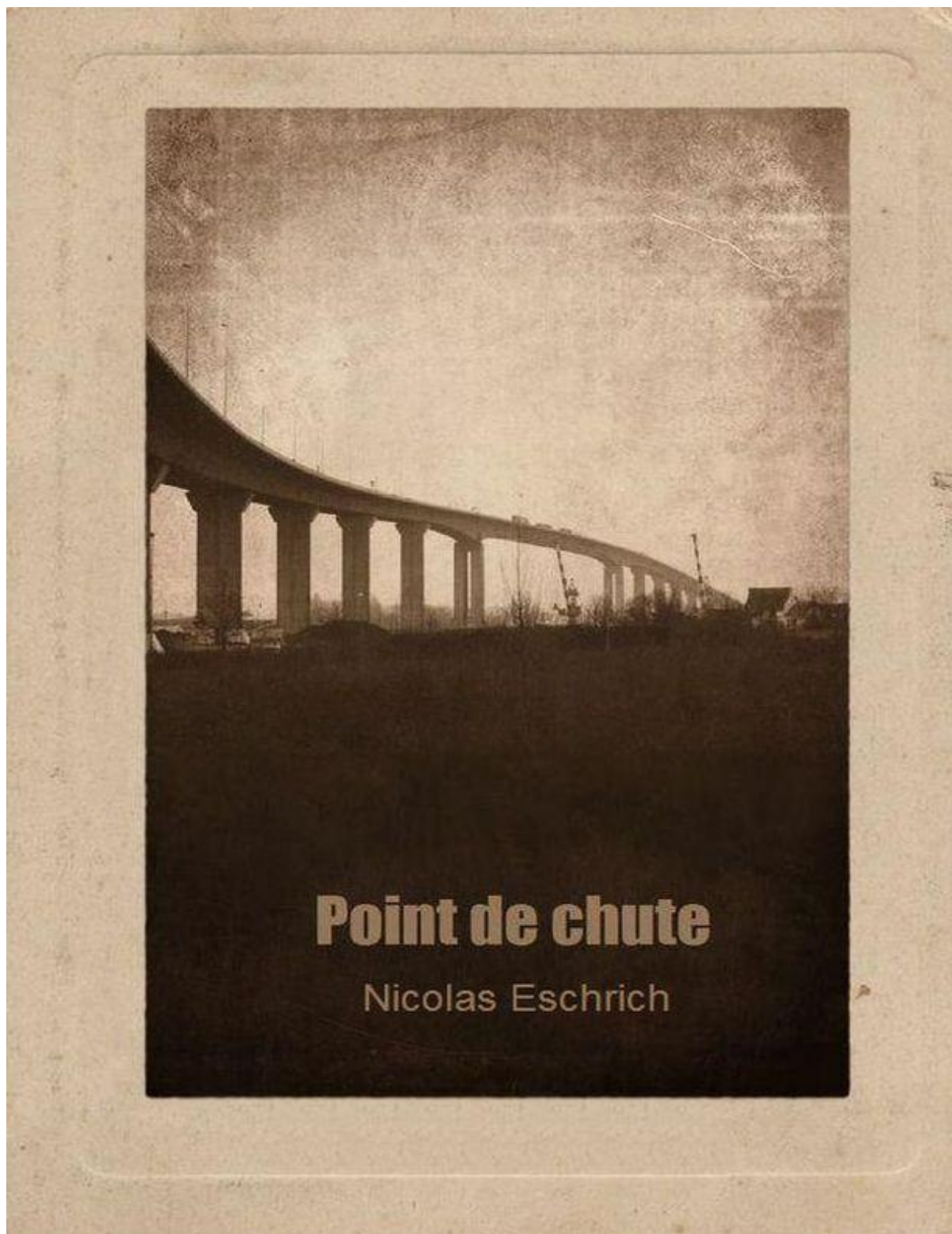




Nicolas Eschrich

Point de chute

– Roman –

Copyright © Nicolas Eschrich 2012

Tous droits réservés.

© Nbek Editions

ISBN : 978-2-9541332-0-1

A ma filleule, Emeline

Chapitre 1 : Le jour J

Mon radio-réveil, loin d'être de dernier cri, indiquait en gros caractères rouges 7H30. Il me suffisait pourtant largement en me permettant un réveil en musique ou plutôt en information dans mon cas, loin des antiques signaux acoustiques répétitifs et anxiogènes des premières générations. Ces derniers semblaient voués à la disparition tant le budget consacré à leur remplacement régulier devenait important. Entre le passage par la fenêtre, le jet contre le mur ou le marteau placé négligemment à côté la veille avec la promesse de le stopper définitivement le jour suivant, qui n'a jamais pensé à martyriser celui-là même qui nous sort de la douce torpeur dans laquelle nous nous trouvons depuis la veille ? La voix de Patrick Cohen, qui avait parfaitement réussi à remplacer son compère Nicolas Demorand, parti vers des cieux nettement moins cléments même s'il ne le savait pas encore à ce moment-là, se mit à crépiter dans mes oreilles. « Non ! » me dis-je intérieurement. Je ne pouvais pas gâcher une si belle journée avec une telle entrée en matière. Le choléra en Haïti, la révolution en Egypte, la neige qui paralysait toute la France et toute autre nouvelle démoralisante pouvaient bien attendre. Ces actualités, tristes ou insipides, n'allaient pas gâcher MA journée. J'aurais dû prévoir cela la veille. Mais comment avais-je pu oublier ? Tout heureux de la concrétisation imminente du projet de toute une vie, je m'étais laissé aller à une paresse coupable en omettant ce détail. Je tentai immédiatement de remédier à ce problème en changeant de station. Mais la complexité de la tâche ne vint que confirmer la piètre opinion que je me faisais de moi-même depuis quelques minutes. Si tourner un bouton ne paraissait pas requérir des compétences surnaturelles en apparence, trouver la fréquence idoine compliquait sensiblement l'affaire. Ne trouvant pas mon bonheur, je dus me résoudre à m'extirper de mon lit plus tôt que prévu, optant pour une sage solution de répit. Je ne tenais pas à laisser la mauvaise humeur m'envahir et me gagner petit à petit.

D'un geste vif, je fis alors vrombir le ventilateur fatigué de mon vieil ordinateur en appuyant sur le gros bouton bleu, situé sur la face avant, qui servait d'interrupteur. Il n'était pas si âgé que cela du haut de ses six ans mais, dans le domaine informatique, plusieurs fois je m'étais fait la réflexion qu'on pouvait calquer le calcul de l'ancienneté de nos nouveaux meilleurs compagnons sur celui de nos anciens, les vivants à quatre pattes. Quarante-deux ans ! J'obtenais ainsi un ordinateur plus âgé que ma petite personne. C'était avec une impatience non feinte que je le regardais revenir à la vie. Quelle simplicité. D'un seul bouton, j'avais le droit de vie ou de mort sur lui. Quelle chance il avait en tout cas de pouvoir s'endormir aussi rapidement ! En attendant, il semblait vouloir me faire payer cette toute-puissance à son égard en prenant tout son temps pour enfin vouloir afficher son message de bienvenue. Et encore, ce faisant, il n'en était qu'au tiers de son trajet d'asservissement où j'allais enfin pouvoir le commander en intégralité, sans aucune objection de sa part. Ce fut ce que je parvins à faire plus de trois minutes après les premiers signes d'éveil. Je me ruai aussitôt dans le dossier « Ma musique » où j'avais acheminé un nombre conséquent de clips musicaux glanés sur *youtube*, via un logiciel fort sympathique, *DownloadHelper*, qui me permettait de m'approprier ce que je voyais à l'écran d'un simple clic. J'allais désormais pouvoir rétablir l'ordre des choses et oublier la monumentale bévue qui avait contrarié ce début de journée idyllique. Au fur et à mesure que le son m'assourdissait, grâce à ma récente

acquisition, un kit d'enceinte 5.1 autorisant 70 watts de puissance totale, de quoi devenir le locataire vedette de mon immeuble, je me sentais vivre. Avec *Nothing Else* d'Archive pour débiter la journée, rien de déplaisant ne semblait devoir m'arriver.

Cette mise en bouche musicale ne fit qu'aiguiser mon appétit. Après une nuit complète de repos, mon estomac ne demandait qu'à se remettre en marche. Je balayai du revers de la main l'image de mon traditionnel petit déjeuner pour m'en approprier une autre, plus en adéquation avec mon projet de journée idéale. J'enfilai rapidement mes vêtements de la veille restés en vrac au pied du lit, sans même me soucier de leur état de propreté. Qu'en avais-je à faire désormais ?! Je souris brièvement à cette idée mais je perdis rapidement toute trace de bonne humeur, excédé par l'absence de ma pince à vélo. Et puis, après tout, pourquoi s'en soucier ? Ce fut sans sa présence réconfortante que je donnai de virulents coups de pédales en direction de la boulangerie, située non loin de mon appartement. Le choix du deux-roues ne se révélait certes pas indispensable mais un usage régulier de ce mode de locomotion depuis mon enfance l'avait presque rendu exclusif. J'avais sans doute dû parcourir plus de kilomètres à vélo qu'à pied dans toute ma vie, aussi incroyable que cela pût paraître. Je n'eus même pas le temps d'avoir le souffle coupé par l'effort que déjà je posai le pied à terre, évitant in extremis l'offrande d'un satané cabot. Pourtant vigilant d'habitude, la vitrine alléchante de la boulangerie avait failli me piéger. Je laissai même passer une personne âgée devant moi, en prenant bien soin de ralentir le pas, signe tangible de ma bonne humeur. Bien évidemment, je regrettai aussitôt mon geste chevaleresque quand je dus patienter à deux reprises, une première fois lors de son choix puis une seconde fois à l'occasion du passage en caisse, à la recherche de la monnaie perdue. Je tentai de me rassurer en me disant qu'au moins, j'avais eu le temps de faire ma petite sélection. Je repartis avec un classique croissant, un pain aux raisins, un rayon de soleil matinal et une baguette. Mais pour remplir mon sac à dos, dont j'avais eu la présence d'esprit de me munir, je pouvais aussi compter sur un baba au rhum et une religieuse au chocolat. Je leur avais attribué un rôle prépondérant dans la pièce que je m'apprêtais à jouer quelques heures plus tard, au moment du déjeuner. Il ne me restait plus qu'à rentrer pour profiter de mes emplettes.

Le chemin du retour se révéla encore meilleur car la promesse d'un bon petit déjeuner avait pris un peu plus forme. Surtout, je bénéficiais désormais d'une descente qui allait m'épargner de nombreux coups de pédale. Je laissai mon fidèle destrier à roues sur ma modeste terrasse d'onze mètres carrés, sans même prendre la peine de l'attacher, un geste jusqu'alors impensable pour moi. Mais désormais, je n'aurais plus à m'en soucier. Les premiers rayons de printemps avaient percé depuis peu mais déjà la promesse de la chaleur estivale se faisait ressentir en cette fin de mois d'avril. Aussi hésitai-je quelques instants à profiter une dernière fois de ma terrasse. Mais les bruits de la ville finirent de me convaincre de me réfugier dans mon t1 bis, à la recherche de ma musique rassérénante. Je ne m'étais pas donné autant de mal pour subitement tout gâcher !

Une tasse de café et mon trésor de guerre fraîchement acquis devant moi, je pus commencer l'orgie matinale. Le croissant disparut très vite puis ce fut au tour du pain aux raisins de s'éclipser, bouchée par bouchée, faisant progressivement diminuer la spirale pour arriver au cœur tant convoité, rempli de crème pâtissière. Enfin, un tiers de la baguette fut

consacré au rembourrage de mon ventre. Ce pain tout frais, agrémenté de beurre salé et d'une confiture de ma propre élaboration, à base de mûres et de jus de citron, justifiait à lui seul ma débauche d'énergie matinale, me faisant presque regretter de ne pas avoir réitéré ce processus assez souvent par le passé. Surtout, je savourai l'unique pot de confitures issu de mon labeur. Tout en mangeant, je visualisais pour la énième fois le scénario de cette journée que j'avais tant attendue. Pour le moment, mon plan si minutieusement planifié se déroulait à merveille. Bien sûr, je n'avais pas oublié l'incident du radio-réveil mais il relevait plus de l'anecdote que d'autre chose. Non, décidément, cette journée commençait sous les meilleurs auspices.

Et pour la poursuivre, je me devais de revêtir une apparence respectable. La douche s'imposa ainsi à moi. Je profitai pendant plus de dix minutes de ce bonheur simple, faisant perdre tout l'intérêt écologique de la douche, moins gourmande à l'origine en mètres cubes d'eau qu'un bain. Mais, en ce jour si spécial, je tenais à me sentir parfaitement détendu. Bien qu'athée, j'aimais à penser que ce moment faisait office d'ablution : plus longue était la douche, meilleure devait être la purification. Cela tombait sous le sens. Une fois extrait de ma cabine, je pus admirer le beau mâle qui se reflétait dans le miroir. Et à dire vrai, la vue me semblait plutôt réjouissante. Le torse bombé et les muscles contractés, du haut de ses trente-quatre ans et de son mètre quatre-vingt, il n'avait rien perdu de son charme. Au contraire même, le temps semblait jouer pour lui. Il en était ainsi de la nature humaine. En vieillissant, un homme s'accommodait généralement bien mieux des ravages du temps que son homologue féminin. Bien entendu, on pouvait distinguer des poignées d'amour naissantes et un petit ventre disgracieux mais rien d'insurmontable. Du sport pratiqué plus régulièrement et une esquisse de régime auraient largement pu gommer ces imperfections. Ses cheveux châtons, coupés courts, demeuraient bien présents, laissant deviner un front qui commençait tout juste à se dégarnir. Il fallait bien chercher sur toute la surface du crâne pour trouver un seul cheveu blanc. Le même constat pouvait être établi pour la barbe, qu'il portait depuis l'âge de vingt ans. Sans l'avoir longue, il tenait toutefois à l'arborer en permanence ; une réminiscence de son adolescence lorsqu'il rêvait de voir ses poils pousser pour masquer une acné disgracieuse. Ses yeux noisette prenaient tout leur éclat en s'approchant du miroir, laissant apparaître du vert dans l'iris. Je sortis de ma rêverie en secouant la tête. Que m'arrivait-il pour ainsi adopter un regard extérieur sur ma personne ? Souffrais-je du syndrome d'Alain Delon ? Depuis mon entrée dans la salle de bain, près d'une demi-heure s'était déjà écoulée. Même si, à ma douche, je pouvais ajouter, à ma décharge, ma toilette des dents, toujours précautionneuse, j'avais tout de même l'air d'une midinette. Cette situation se trouvait surtout bien éloignée de mes habitudes. J'espérais juste ne pas réitérer cette performance devant mon armoire et ma commode.

Avant de perdre le côté animal à cause de mes vêtements, j'en profitai pour effectuer mes séries d'abdominaux et de pompes, comme à l'ordinaire. Le geste n'avait même pas été réfléchi. L'inspection devant le miroir et la musique entraînante m'avaient précipité à terre pour ma séance de torture. Une fois les exercices terminés, je pus examiner mes vêtements, tout en cherchant mon souffle. Malheureusement, je ne sus retrouver ce dernier avant d'avoir validé un choix, ce qui n'était pas un bon signe. En temps normal, je prenais presque les premières choses sous la main. D'ailleurs, dans ma jeunesse, j'avais hérité du surnom d'Arlequin, en l'honneur de mon bon goût, qui décevait rarement mon entourage. A ma décharge, personne ne m'avait enseigné les codes vestimentaires qui régissaient notre

quotidien. Et de toute façon, j'avais coutume de dire que je n'avais que faire du regard des autres même si cela ne se révélait qu'en partie vrai. Mais là, je me sentais perdu devant l'immensité de la tâche. Je finis par choisir des chaussettes de course noires, un boxer récent, un t-shirt de marque *Adidas* et, pour une fois, un pantacourt assorti. Tout ça pour ça ! Enfin, au moins, je pus tourner la page et consacrer mon désormais précieux temps à une autre activité.

Si le postulat de départ me paraissait excellent, j'ignorais pourtant comment occuper mon temps libre. Là encore, en temps normal, la question ne se serait même pas posée mais là... Devais-je m'astreindre à ma revue de presse quotidienne ? Je craignais de tomber sur des nouvelles déplaisantes, celles-là mêmes qui avaient tenté de venir jusqu'à moi dès mon réveil. Cela semblait illogique d'avoir tout fait pour les éviter pour ensuite aller à leur rencontre, le sourire aux lèvres. Et pourtant, ce fut précisément ce que je fis, le sourire en moins. Comment pouvais-je me passer de mon pain quotidien ? Je tenais à avoir des nouvelles de nos rockstars de footballeurs aux pieds carrés, du dictateur-président de la République du Yémen Ali Abdallah Saleh ou de son homologue syrien, Bachar al-Assad, des résultats historiques de *Total* dont le cours de bourse s'envolait à la grande joie de ses actionnaires, du nouvel *ipad* avec peigne et micro-ondes intégrés ou encore de la météorologie. Plus sérieusement, cette activité me plaisait. Et avec internet, les nouvelles ne s'imposaient plus à moi comme elles pouvaient le faire dans le passé, à la faveur d'une page tournée dans un journal. Là, je demeurais maître de mon destin, ne cliquant que sur les articles ayant suscité mon intérêt. D'ailleurs, aucune tragédie ne semblait avoir surgi depuis ma dernière revue de presse. J'interprétei cela comme un signe. Décidément, j'avais la baraka.

Après cet interlude loin d'être inintéressant, je consultai ma montre. Cette dernière indiquait déjà dix heures et demie. Que le temps passait vite ! Cette situation étrange ne manqua guère de m'interpeller. Dans ma tête, en visualisant ce scénario plus que de nécessaire, aucun n'avait englobé ce dénouement positif. Je m'étais imaginé piaffant d'impatience en regardant sans cesse ma montre, presque à l'arrêt, pour prolonger cette insoutenable attente. De nombreuses variantes coexistaient dans mon cerveau mais elles revenaient toutes au postulat de départ, la patience dont j'allais devoir faire preuve. Mais là, dans le vif du sujet, j'avais réussi à déjouer tous ces sombres pronostics en occupant à merveille mon début de journée. La situation s'était tellement renversée que j'en étais même à me soucier du manque du temps dont je disposais ! Bien sûr, j'avais hâte d'en finir avec cette journée mais beaucoup moins que je ne l'avais mentalement visualisé. En lieu et place d'un film que je pensais regarder, j'optai plutôt pour l'ultime épisode en ma possession d'une de mes séries préférées, *Parenthood*. Par la magie d'internet et grâce à des sites qualifiés de pirates par les incompetents qui nous gouvernent, j'avais pu découvrir cette excellente saga familiale destinée aux vingt-cinq/quarante-neuf ans. Si je me sentais autant concerné par cette série, c'était tant parce que je figurais au cœur de la cible que parce que je me trouvais être le père d'un adorable garçon et d'une fille tout aussi charmante. La magie de la série ne pouvait s'opérer que sur des parents, touchant une sensibilité jusqu'alors inconnue pour moi. J'en étais au dix-neuvième épisode de la saison qui en comptait vingt-deux et celui-là venait tout juste d'être mis à disposition sur la toile après qu'une équipe de traducteurs ait proposé le sous-titrage en français. Ainsi, je pouvais suivre presque en temps réel les tribulations de cette

famille américaine sans attendre des accords entre la chaîne américaine qui la diffusait et une chaîne française intéressée pour commencer le doublage dans ma langue maternelle. De plus, nos chaînes avaient le don de saboter l'esprit de la série, en diffusant deux voire trois épisodes dans la même soirée, parfois dans le désordre ou avec des rediffusions intercalées. Ainsi, mes acteurs préférés faisaient des batailles de boule de neige en plein été, fêtaient Thanksgiving à la rentrée scolaire, Noël aux vacances de la Toussaint et les vacances d'été en février ! Je savourai cet épisode blotti dans mon confortable canapé.

Trois quarts d'heure plus tard, je dus me résoudre à accepter l'horrible vérité : rester avachi dans mon canapé en regardant désespérément mon écran d'ordinateur noir ne ferait pas venir par magie un nouvel épisode ! Mais déjà me titillait une nouvelle envie. Je savais pertinemment comment conclure cette matinée comme je l'avais commencé ; en beauté. Et pour ce faire, quoi de mieux qu'un jogging revigorant au bord de l'Erdre ? Bien entendu, ce scénario mettait à mal mon plan douche et la séance d'habillage qui avait suivi. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette pensée. Pourquoi avoir pris cette douche ? J'avais pourtant planifié de courir. Or tout footing se finissait inéluctablement sous la douche. Mon organisation, apparemment sans failles, vacillait. Là encore, je le pris pour un signe du destin. Tout concordait. J'avancais à pas déterminés vers mon objectif, celui de toute une vie. En attendant, je prenais les ultimes détours. Celui-là m'envoya vers ma chambre, simplement séparé d'une mince cloison de l'autre pièce qui me servait à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine. J'enfilai mon t-shirt de course *Kalenji* ainsi qu'un short plus léger. J'hésitai à me revêtir d'un pull adapté à la course sachant pertinemment que j'allais le retirer par la suite. De mes chaussettes, je n'avais rien à redire. Avec leurs coutures spéciales, elles étaient conçues pour éviter toute ampoule. J'installai mon cardiofréquencemètre sur mon torse, sans même changer de montre car c'était celle que j'utilisais au quotidien, tout comme mon baladeur mp3 à l'épaule. Il ne me restait plus ainsi qu'à enfiler mes chaussures pour pouvoir profiter des contours de l'Erdre. Avant de fermer mon appartement, je pris tout de même soin de me munir de deux bouteilles d'une contenance de vingt centilitres. J'ignorais encore la distance sur laquelle j'allais courir et je préférais assurer mes arrières. Je n'avais certes pas beaucoup d'espoir avec cette fichue tendinite à la cheville droite qui s'était entichée de moi. Je la traînais désormais depuis près de deux ans. Dès que son énergie à me pourrir la vie faiblissait, je la ravivais en dépensant la mienne. Cela semblait être un cycle sans fin. Ni les visites chez les médecins, ni les radios, ni de nouvelles semelles orthopédiques, ni même de longs mois d'arrêt n'avaient changé d'un iota ma souffrance. Désormais, je m'étais accommodé de cet encombrant partenaire sachant que même s'il ne se manifestait pas à chaque instant, il demeurerait toujours à proximité, prêt à me rappeler à ses bons souvenirs. Mais n'ayant plus fait de footing depuis plus d'un mois, j'estimais au moins pouvoir courir une petite heure en toute quiétude. Bien sûr, la facture arriverait bien vite, malgré son lot de glaçons pour l'alléger mais cela représentait un coût négligeable par rapport aux bénéfices escomptés en ce jour si propice. De toute façon, je n'allais pas avoir à la subir bien longtemps. Je pouvais partir l'esprit léger.

Et à l'arrivée, je pus me targuer d'un satisfecit général. Tout s'était déroulé comme prévu. Débutant ma course du pont de la Tortière, j'avais pu apercevoir la résidence du Recteur, qui juxtaposait le Rectorat, mon lieu de travail. J'étais conscient du fait de la parcourir des yeux pour la dernière fois. Bien loin de me chagriner, cette pensée m'apporta une bouffée de

chaleur bienveillante. Je savais que je faisais le bon choix. Ma boucle passait ensuite par un autre pont, aux escaliers meurtriers, qui me permettait de faire demi-tour et de courir jusqu'au pont de la Motte rouge, signe du trajet retour jusqu'au point de départ. Je n'avais croisé que peu de personnes en ce mardi perdu au début des vacances scolaires d'avril, comme si la population avait migré vers des cieux de villégiature plus cléments. Ma cheville se trouvait conforme à mes prédictions, au bord de l'implosion. Je nous servis alors à tous deux de l'eau et des glaçons. Seul le contenant différait. Pour ma cheville, c'était un gant de toilette alors que je me contentais d'un verre, plus pratique à l'usage. Après avoir récupéré en partie de mon effort, je pus reprendre le chemin de la salle de bain avec un programme identique à celui pratiqué quelques heures plus tôt, la séquence « Alain Delon » en moins. Je bénéficiai d'un immense avantage, celui de ne plus avoir à choisir mes vêtements. Seuls une nouvelle paire de chaussettes et un nouveau caleçon figurèrent au programme de mes recherches.

A nouveau totalement disponible, il ne me restait plus qu'à m'affairer en cuisine puisqu'un bip de ma montre vint me rappeler que nous entamions la quatorzième heure de la journée. Pour le menu du jour, tout avait été soigneusement planifié. Tel un automate, je me dirigeai vers mon frigidaire pour en extraire quatre grosses tomates et du steak haché en vrac. J'allumai la plaque électrique pour y déposer ma poêle avec un oignon finement découpé agrémenté de lamelles de tomates avec un filet d'huile d'olive. Au bout d'un moment que je jugeai suffisant, j'y rajoutai la viande hachée fraîche, que j'avais exceptionnellement prise la veille chez le boucher au coin de la rue. Tous les jours de l'année ne se révélaient pas aussi festifs ; il fallait assurément marquer le coup. Presque aussitôt vint se mêler à ce met, qui commençait à devenir bien appétissant, du concentré de jus de tomate. Pour parachever mon œuvre, je n'avais plus qu'à assaisonner le tout avec du sel, du poivre et quelques herbes de Provence. Pendant que mon plat mijotait, mes spaghettis, occupés à se ramollir sur la seconde plaque de mon modeste coin-cuisine, semblaient arriver au point culminant de leur cuisson. Cet indicateur précieux me laissait présager une fin de cuisson imminente sur l'autre plaque. Mon repas préféré pourrait alors m'être servi. Cette option s'était petit à petit imposée à moi, au prix d'une terrible lutte idéologique. Devais-je manger des crêpes et des galettes, de la lotte en sauce ou du magret de canard à l'orange ? Ce ne fut qu'au bout d'une semaine de réflexion que j'optai pour ce qu'on pouvait dénommer mon plat préféré. Si la question se prêtait à de mesquins sourires, elle se révélait pourtant d'importance. Au même titre que les sempiternelles questions concernant le choix d'un livre ou d'un compact disc sur une île déserte, celui du repas pouvait s'y ajouter, avec la même difficulté de réponse. Avec tous les mets plus succulents les uns que les autres, le choix s'avérait cornélien. Moi-même, je me trouvais dans une impasse. D'autres critères avaient guidé ma réflexion comme les emplettes à effectuer au préalable, le temps de préparation, celui de cuisson et l'après-repas constitué par la corvée de nettoyage. Au terme de cette réflexion poussée l'idée d'un conventionnel spaghetti bolognaise avait émergé de mon cerveau. N'y trouvant objectivement rien à redire, j'avais validé consciemment ce choix. Et plus d'une semaine après les premières esquisses, je me trouvai enfin devant mon plat, un verre de coca-cola bien frais à la main, mon breuvage préféré. Bien entendu, l'amalgame des deux prêtait à sourire. Un verre de vin semblait plus opportun avec ce repas mais je n'avais plus de bouteille digne de l'occasion en stock. Et après mon footing du matin, je ressentis l'envie, presque le besoin d'une boisson fraîche. Une fois

la nourriture disparue de mon assiette, au grand plaisir de mon ventre et de mes papilles, il ne me resta plus qu'à raviver ses dernières avec les desserts achetés quelques heures plus tôt à la boulangerie. Avec un café, le tout passa très bien. Le baba au rhum souleva en moi la sempiternelle question de ce choix alors que d'une manière générale, je n'aimais pas l'alcool dans les gâteaux. Je réservai une fois de plus ce mystère à mon pâtissier. La religieuse au chocolat eut plus de mal à passer, les signaux de satiété s'étant manifestés depuis un bon moment déjà. Toutefois, je ne boudai pas mon plaisir devant cette œuvre d'art à taille raisonnable. Le choix du pantacourt me sembla sur le moment encore plus pertinent puisqu'il m'évitait la fastidieuse tâche d'enlever ma ceinture, voire d'ouvrir un bouton. La magie de l'élastique prenait ainsi tout son sens. Dès lors, il ne me restait qu'à laisser agir mon formidable organisme pour digérer ce festin avec une seule consigne : ne pas se laisser gagner par le traditionnel coup de barre postprandial.

Je pris juste le temps de visualiser le reste de l'après-midi devant un second café avant de me retrousser les manches. Plus que le plan de travail et la vaisselle, c'était tout l'appartement que je devais nettoyer. Certes la superficie totale n'excédait pas trente mètres carrés mais je devais quand même m'y atteler. En m'y prenant bien, je devais en avoir pour moins d'une heure. Célibataire de fait depuis mon divorce et la disparition des enfants de mon quotidien au profit de celle qui m'avait abandonné, j'avais repris mes vieilles habitudes qualifiées par certains de mes proches de maniaquerie même si je réfutais leur thèse. Pour ma part, je trouvais tout juste que mon appartement était en ordre, en état de fonctionnement, avec chaque chose à sa place. Cela m'évitait ainsi de perdre du temps à la recherche, non pas des objets perdus mais simplement mal rangés. Les moqueurs cherchaient juste à se déculpabiliser des efforts qu'ils ne consentaient pas à faire au quotidien. Cela m'arrangeait bien en ce jour puisque, à dire vrai, je n'avais ainsi pas grand-chose à faire. J'avais déjà fait le maximum les jours précédents pour m'alléger la tâche en cette journée si spéciale. Toutefois, je devais passer l'aspirateur puisque la poussière gagnait chaque jour un peu plus de place, à la faveur de mes convecteurs électriques encore sollicités un peu le matin. J'avais aussi du linge propre étendu que je devais ranger. Je repoussai d'un revers de la main l'idée de passer le plumeau lorsque celui-ci apparut au moment où j'ouvris le placard pour en extirper l'aspirateur. Je n'allais pas non plus le passer tous les jours ! La serpillière, qui en profita pour me faire de l'œil, fut repoussée avec la même détermination. Et conformément à mes pronostics, j'eus le temps de finir mes corvées avant qu'un énième bip n'émerge de mon poignet pour me signaler quinze heures. J'eus même le plaisir de constater que je demeurais en avance sur mon programme, de quelques minutes seulement, mais en avance quand même. La journée idéale se trouvait décidément placée sur de bons rails.

A présent, je pouvais me livrer à une autre passion en y mêlant une autre, celle de la lecture sur un fond musical. Je retrouvai avec plaisir le personnage charismatique de Daniel Sempere à la recherche du Julián Carax, avec l'excellent album *Laylow*, du groupe trip-hop Cirkus, résonnant dans ma tête. Il fallait bien cela pour se montrer à la hauteur de l'ouvrage de Carlos Ruiz Zafón, *L'ombre du vent*. Normalement, je devais en avoir pour un peu moins d'une heure pour venir à bout de ce roman historique sur fond de guerre civile espagnole, aux intrigues entremêlées de personnages se croisant entre passé et présent et mélangeant l'amour des êtres et celui des mots. Cela me laisserait bien assez de temps pour passer à la phase plus sensible de l'écriture. Mais, pour le moment, je pouvais savourer mon moment de tranquillité,

l'esprit perdu, simplement ramené à la réalité par quelques mots que je n'aurais su définir. Pour m'accompagner dans mon entreprise, quelques chocolats, spécialement dénichés pour l'occasion, se trouvaient à portée de main. L'après-midi était bien lancé.

Une bonne heure plus tard, je me trouvais perdu dans mes pensées lorsque le bip de ma montre m'extirpa de ce qui pouvait sembler, de prime abord, une léthargie. L'heure traditionnelle du goûter venait tout juste de sonner. Si j'avais bien terminé en temps et en heure mon ouvrage, je ne l'avais pas entièrement quitté pour autant, en reprenant la trame de l'histoire, commencée deux semaines plus tôt, à la fois pour avoir une vue d'ensemble mais aussi pour mettre en marche mon esprit critique aiguisé. Ce livre m'avait quelque peu irrité en me laissant sur les bras une liste de mots inconnus, indignes du niveau de culture dont je croyais pouvoir m'enorgueillir. Aussi aurais-je été bien avisé de trouver quelques failles dans ce scénario pour me rendre le sourire et une partie de mon *ego* perdu au fil des pages. Si j'avais aussi tenté d'écrire quelques romans à mes heures perdues, surtout depuis mon divorce qui m'avait laissé par la force des choses bien trop de temps libre, je mesurais pleinement le chemin qui me séparait d'un écrivain. Assurément, je n'aurais pas assez d'une vie pour parfaire mon style. Je comprenais désormais beaucoup mieux les lettres négatives de réponse stéréotypées des grandes maisons d'édition et surtout l'absence de réponses de toutes les autres, qui semblaient avoir pris un malin plaisir à briser net mon élan de reconstruction. D'une nature sceptique, je n'avais heureusement pas misé tous mes espoirs sur le fait d'être publié mais j'avais tout de même élaboré en catimini quelques scénarios plus couronnés de succès. Je balayai rapidement ces pensées pour me concentrer sur mon objectif immédiat. Un crayon et deux feuilles blanches trônaient sur ma table de cuisine, qui me servait aussi de bureau. A mon tour d'avoir mon instant de gloire ! Pour me donner du courage et me reconnecter plus promptement au monde qui m'entourait, je me préparai un petit noir. J'eus besoin de réitérer cette action à deux reprises au cours de l'heure qui suivit afin d'accoucher d'un papier qui me satisfaisait pleinement. Les mots étaient venus seuls, presque naturellement, bien plus facilement que je ne l'avais escompté. Je ne regrettais pas non plus l'option des deux feuilles, la première m'ayant servi de brouillon. Je laissai là ce que je considérais alors comme mon chef d'œuvre, bien en vue sur la table, pour ranger les dernières choses que je venais de déplacer. Avant de tourner définitivement cette page et de rejoindre la nouvelle vie qui me tendait les bras, je tenais plus que tout à laisser les choses bien en ordre derrière moi. Du positif et un trait tiré sur ce qui s'apparentait à ma pathétique vie. Voilà la promesse à laquelle je m'étais laissé aller. A dix-sept heures et demie passées, je pouvais fermer en toute quiétude la porte de mon appartement, tout en prenant soin d'y jeter un dernier coup d'œil. Non, assurément, je n'avais aucun regret à formuler. J'avais pris, et de loin, la meilleure décision.

Chapitre 2 : L'instant T

Quelques minutes plus tard, je me trouvais au volant de ma bonne vieille 205 diesel, au moteur increvable. Le compteur affichait pourtant plus de cinq cent mille kilomètres mais elle m'emmenait toujours où je voulais sans se plaindre exagérément. Et à dire vrai, les deux cinquièmes de la distance révélée par le compteur kilométrique n'avaient jamais été parcourus. Un problème de compteur était tout simplement à l'origine de ce chiffre hors norme. D'un coup, alors que la voiture n'affichait que cent soixante mille kilomètres, bien des années auparavant, cent mille étaient venus s'ajouter comme par enchantement. Le même tour de passe-passe avait eu lieu bien plus tard, mettant à mal toutes mes velléités de revente, en dépit de mon évidente bonne foi. J'avais dû m'accommoder de sa présence à mes côtés au fil des années. Et finalement, elle se révélait être une très bonne affaire, se jouant tous les deux ans du terrible contrôle technique destiné à la mettre à la casse. Ce faisant, j'avais ainsi évité l'asphyxie financière en m'épargnant un crédit automobile dont je n'aurais pu me défaire sans dommage. Plus que cela, elle et moi ne faisions qu'un. Presque comme avec mon précédent coup de cœur, une Saxo. J'avais le sentiment étrange d'être aussi abîmé qu'elle et au même point ; à savoir en fin de carrière. Il était plus que temps de changer tout cela.

Je pris la direction du périphérique ouest que j'attrapai porte de la Beaujoire. Ce trajet n'était ni le plus court ni le plus rapide. Mais à cette heure-là, un jour de semaine, en pleines vacances scolaires, je ne risquais pas de tomber dans les embouteillages. Et voulant éviter à tout prix les dizaines de feux rouges qui m'obligeraient à utiliser un nombre incalculable de fois ma pédale de frein et mon pommeau de vitesse, je n'avais guère d'autre alternative. Ce passage par le périphérique avait l'immense avantage de se fondre dans le reste de la journée, placée sous le signe de la liberté et de la tranquillité. En moins d'une demi-heure, j'atteignis, sans le moindre incident, la sortie numéro trente, intitulée *Porte de l'Estuaire*. Je la pris, en prenant bien soin de rester sur la file de gauche quelques mètres plus loin, en direction cette fois de *Saint-Herblain Z.I de la Loire*. Quelques mètres après, le rond-point de la Janvraie fit son apparition. Je poursuivis mon chemin en prenant la première sortie. Aussitôt sur ma droite m'attendait mon parking ou plutôt celui d'un restaurant routier. Je pris bien soin de me garer contre le restaurant et non pas sur le grand parking désert, afin de ne pas attirer l'attention. De là, j'avais un point de vue idéal sur le pont de Cheviré. Tout se déroulait exactement comme je l'avais minutieusement préparé. Tout juste pouvais-je remarquer l'amoncellement de quelques nuages, qui, épars à l'origine, avaient eu tendance à se multiplier au cours de l'après-midi écoulé, sans même attirer mon attention jusque-là.

Désormais, je me trouvais dans un état second, bien loin de mon état habituel. Je me sentais détendu et infiniment serein quant à mon avenir. Par moments, j'avais la sensation d'être dépossédé de mon enveloppe corporelle, comme si je me voyais d'un point de vue extérieur. Une portière claquée avec fracas, non loin de moi, me sortit de mes pensées. Pourtant, je mis encore quelques précieuses secondes avant de découvrir que j'en étais à l'origine. Mon automobile, devant laquelle je me tenais, avait désormais les quatre portes fermées. Le trousseau de clés dans ma main droite indiquait que je m'apprêtais justement à parachever sa fermeture. Il fallait me rendre à l'évidence. Mes jambes avaient dû recevoir l'ordre de s'extraire du véhicule avant que mes mains ne prennent le relais pour refermer la

portière. Et tout ce processus avait été soigneusement orchestré par mon cortex ! La seule autre expérience étrange, d'une nature vaguement semblable, à laquelle je pouvais me raccrocher résidait dans un micro-endormissement, en pleine nuit, avec encore peu d'expérience en tant que conducteur. J'avais vu le feu rouge à un carrefour au milieu de la rue que j'empruntais, en intégrant le fait que j'allais devoir ralentir puis m'arrêter. Mais l'instant d'après, j'avais été contraint à un freinage d'urgence suite aux cris stridents et angoissés de mon passager :

- FREINE ! Le feu est rouge, mais qu'est-ce que tu fous ?!! FREINE ! avait-il hurlé à mon intention.

Ces derniers avaient réussi à stimuler mes réflexes et à stopper le véhicule même si nos vies n'avaient nullement été menacées. A cette heure tardive de la nuit, aucune voiture n'avait eu l'idée saugrenue de contrarier notre route. Il m'avait fallu quelques instants et la clairvoyance de mon ami, situé à la place peu enviable du mort, pour comprendre que j'avais été victime de somnolence. Si l'affaire avait pris une bonne tournure pour moi ce soir-là, j'avais appris à me méfier des signes de fatigue au volant, mieux que quiconque. Je n'avais d'ailleurs plus été confronté à pareille mésaventure par la suite. Il y a des leçons qu'on retient beaucoup mieux que d'autres.

Mes clés toujours à la main, à peine sorti de mon flash-back, j'exécutai un tour sur moi-même, hagard, les yeux perdus dans le vide. Une personne extérieure aurait pu me croire sous l'influence de produits illicites même s'il n'en était rien. Je pris une bonne bouffée d'oxygène que je tardai à recracher. Je renouvelai l'opération à plusieurs reprises avec l'espoir de m'éclaircir les idées et de reprendre le contrôle de moi-même. Je n'étais pas encore arrivé au terme de mon périple même si j'en approchais plus que jamais. Passé ce moment surnaturel, que j'avais même du mal à estimer, je pus terminer les préparatifs. Et pour commencer, je dus ouvrir le coffre pour m'emparer de mon *Panasonic Lumix TZ3* que je pris à la main tandis que je mis la pochette l'abritant autour de mon cou, de la manière la plus visible possible. Pour une fois, son rôle ne se limiterait pas à immortaliser les deux rayons de soleil de ma vie, qui se trouvaient directement à l'origine de cet achat compulsif. Lassé de mon antique appareil photographique, j'avais opté pour ce modèle numérique, juste après le divorce. Il me permettait non seulement de démultiplier à loisir les frimousses de mes deux anges mais aussi de les filmer avec une qualité remarquable, meilleure que les premiers caméscopes numériques. Son zoom optique puissant avait fini de me convaincre de l'opportunité d'acheter ce modèle. Et quatre ans après, je me trouvais fort satisfait de mon achat. Tout juste regrettais-je de ne pas avoir la possibilité de zoomer en mode vidéo ; les réglages devant être établis avant d'appuyer sur le bouton enregistrement. D'ailleurs, il allait encore me rendre un service bien précieux en ce jour si particulier.

J'abandonnai alors ma voiture, non sans un dernier regard, tant par nostalgie que pour vérifier que tout se trouvait en ordre, avant de me lancer dans un périple inhabituel. Je fis une partie du chemin que je venais tout juste d'emprunter dans l'autre sens jusqu'au rond-point de la Janvraie. Là, un nouvel itinéraire s'offrit à moi qui m'emmena non loin de là, au restaurant McDonald's sur ma droite. En à peine cinq minutes, je me trouvai sous mon objectif, en train d'admirer un des supports gigantesques en béton du mastodonte. J'aurais tout aussi bien pu me garer à cet endroit-là mais l'idée de côtoyer d'aussi près un des symboles les plus forts du capitalisme m'avait découragé. Mon parking, plus discret, convenait mieux. Et surtout, il

parvenait à me faire en partie oublier que ce restaurant faisait partie de nos préférés, au temps du bonheur, même si nos visites s'y étaient révélées assez rares en définitive. Je n'avais dès lors qu'une route à traverser avant de me retrouver face à une butte de terre hostile ornée de sapins. Cet obstacle constituait, en quelque sort, mon Himalaya. Soit je me lançais sans faire machine arrière soit je renonçais purement et simplement à mon projet. Je retins la première solution. Je n'eus même pas à longer le dangereux bitume en prenant bien garde de demeurer derrière la barrière de sécurité. Une personne sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute possède, en effet, une espérance de vie d'environ dix minutes. J'ignorais les statistiques concernant les périphériques où la vitesse était tout de même bien moindre, quatre-vingt-dix kilomètres par heure au lieu des cent trente autorisés sur autoroute. Toutefois, je ne tenais pas à connaître prématurément la réponse à cette épineuse question. Avec une journée si parfaite jusqu'alors, un accident impliquant ma petite personne viendrait sérieusement compromettre son déroulement. Et surtout, qu'adviendrait-il de mon projet ? L'ironie de la vie ne pouvait se montrer aussi cruelle. J'avais foi en mon étoile.

Devant moi se dressait le pont majestueux de Cheviré. Son immensité, de mon point de vue de mortel, ne faisait que renforcer son côté inhumain. En voiture, cela ne produisait pas le même effet. Mais là, débarrassé de mon compagnon à quatre roues, je prenais toute la mesure de l'ouvrage titanesque, destiné à franchir la Loire. Et pourtant, c'était bien la main de l'homme à son origine. D'ailleurs, je me souvenais de détails bien précis le concernant. Lorsqu'il fut inauguré en avril 1991, je venais tout juste de souffler mes quinze bougies. Je n'avais pas pu oublier les images de la pose du tablier central, long de cent soixante-deux mètres. Amené par barge depuis Saint-Nazaire, son lieu de construction, il avait dû être gruté à plus de cinquante mètres de hauteur pour être accroché à un viaduc de chaque côté.

L'imposant pont m'attendait désormais et l'escalade allait bientôt commencer. Pour ce faire, il me fallait réintégrer la route et emprunter ce qui semblait être une sorte de trottoir. De mon terre-plein, perdu parmi les sapins, j'enjambai la rambarde de sécurité pour rejoindre mon simili-trottoir. Un panneau circulaire rouge rappelait évidemment le quidam à la loi, avec le dessin d'un piéton. Juste en dessous, un autre, de même forme, stipulait juste : « *Interdit de jeter des objets* ». Je souris : l'idée ne m'avait pas traversé l'esprit. Mais à l'évidence, ce que je prenais pour un trottoir ne devait pas en être un. Toutefois, j'imaginais qu'en cas d'accident sur le pont, une voie de dégagement pour les piétons avait forcément dû être aménagée. Sans aucun doute pour moi, cela devait être elle qui m'accueillait désormais de la manière la plus chaleureuse possible, en me protégeant des véhicules empruntant le pont routier. Le sentiment d'enfreindre la loi ne faisait que renforcer mon exaltation. Un coup de klaxon m'apporta une nouvelle bouffée d'adrénaline, que je croyais pourtant déjà à son maximum. Je ne sus s'il m'était destiné ou s'il s'adressait à un automobiliste indélicat. Je le pris en tout cas pour moi. Sans doute quelqu'un avait-il voulu me prévenir de ma maladresse. Cette attitude s'apparentait à de la pure stupidité. Comment aurais-je pu atterrir par erreur sur le bas-côté d'un pont ? Cela me rappelait tous les appels de feu inutiles que je recevais régulièrement lorsque je roulais sciemment tous feux éteints, à la lumière du crépuscule, lorsque ni ma vue ni la loi ne m'obligeaient à en faire usage. Pendant quelques instants, j'enrageai contre tous les abrutis qui peuplaient mon monde. Surtout, je me sentis furieux d'avoir perdu mon flegme dont je ne m'étais pourtant pas départi de toute la journée. Un seul idiot avait réussi à me

dévier de mon droit chemin. Mais il en fallait plus pour me déstabiliser. Je parvins rapidement à reprendre le contrôle de mes nerfs. J'avais une destinée à accomplir. Mais avant cela, je pouvais à loisir profiter de mon point de vue idéal, avec le soleil comme compagnon de cordée.

Je regrettai d'avoir oublié mes lunettes de soleil dans la voiture lorsque la lumière vint m'aveugler entre deux nuages. Pour le moment, la Loire se trouvait encore loin de moi. Sous mes pieds, outre des tonnes de béton, se trouvait bien évidemment le restaurant McDonald's que je venais tout juste de quitter. Je ne pouvais indéniablement pas le manquer avec l'énorme ballon publicitaire qui le surplombait, juché sur son lit d'air à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Sur ma gauche, je n'apercevais pas grand-chose mis à part des traces évidentes d'urbanisme. Des panneaux, de plus de deux mètres de haut, longeaient la route pour éviter toute tentation malvenue aux automobilistes. Les yeux, contraints de se fixer sur la route, ne pouvaient ainsi en rien gêner la conduite et dévier les conducteurs de leurs objectifs. Paradoxalement, ce dispositif, qui me semblait logique, se trouvait absent de mon côté. Je n'allais pas m'en plaindre. D'ailleurs, j'inaugurai pour la première fois de la journée l'appareil photographique dont le lien autour du cou me rappelait à chaque pas sa présence. Une fois cette tâche accomplie, Je pouvais désormais, à en juger les nouveaux panneaux routiers, m'engager sur une route prioritaire limitée à quatre-vingt-dix kilomètres par heure. Là encore, le panneau m'arracha un sourire. Pour sûr, on ne risquait pas de me sanctionner en ce jour pour un excès de vitesse !

Un peu plus loin, je profitai d'une pause pour admirer au loin les grues portuaires, toujours en activité, sur le port autonome de Nantes. Bien entendu son âge d'or sur la scène internationale se situait bien en amont, du temps de la traite négrière trois siècles durant avec son apogée au XVIII^{ème} siècle. Je renonçai à immortaliser l'instant, mon zoom ne suffisant pas à me satisfaire pleinement. Je pus reprendre ma marche en avant pour à nouveau faire une pause quelques centaines de mètres plus loin. En sombre idiot que j'étais, mon *Lumix* à la main, je cherchai ma voiture en forçant le regard, puisque je distinguais à l'œil nu le rond-point de la Janvraie et même le restaurant où j'avais abandonné ma voiture.

Je pus ensuite poursuivre ma progression sans aucune entrave mis à part quelques coups de klaxon épars. La probabilité que certains automobilistes reçoivent des réprimandes d'autres, juste à mon niveau, s'amenuisait. Dans le lot, certaines devaient m'être adressées ; il ne pouvait en être autrement. Au fur et à mesure de mon avancée, la Loire se dessinait ainsi que d'autres grues portuaires, situées de l'autre côté du fleuve. Sur ma gauche, en revanche, la vue était toujours bouchée par ces énormes panneaux que j'avais découverts dès le début de mon ascension. Toutefois, en me focalisant sur les immeubles qui émergeaient parmi les habitations, je pus distinguer la tour Bretagne. La perspective me jouait des tours puisqu'elle me semblait aussi haute que d'autres immeubles voire même plus petite que certains. Toutefois, avec ses cent quarante-quatre mètres, je savais pertinemment qu'elle dominait tous les alentours. Elle ne portait pas l'étiquette de tour la plus haute de l'ouest pour rien. Pourtant fort satisfait de mon point de vue, je me mis à nourrir l'envie subite de me trouver sur sa terrasse panoramique pour bénéficier d'une vue encore plus impressionnante. Mais pour pouvoir bénéficier de ce belvédère exceptionnel, il fallait patienter jusqu'en 2012, date de réouverture au public. De là, par beau temps, la rumeur prétendait que la vue portait jusqu'à la

centrale de Cordemais et même jusqu'à l'embouchure de la Loire, au pont de Saint-Nazaire. Accessible au public à l'origine, des suicides avaient contraint les autorités à la fermer.

– Ah les idiots! me surpris-je à déclamer à intelligible voix.

Eh oui, pourquoi s'obstiner à gâcher le plaisir des uns à cause de quelques brebis galeuses ?! Toutefois, l'ironie de la situation ne manqua guère de m'arracher un sourire.

En attendant, je connaissais parfaitement la solution pour améliorer mon point de vue. Il me suffisait de mettre un pied devant l'autre en direction de la pile centrale du pont. Je m'exécutai sans plus attendre avec une impatience nouvelle. J'avais hâte d'y arriver pour profiter des derniers rayons de soleil de cette journée. A environ mi-chemin, la vue se déboucha enfin vers l'ouest avec la fin des panneaux disgracieux, qui m'avaient jusqu'alors empêché de profiter pleinement de ce versant de la Loire. Je ne pouvais pas encore distinguer le plus long fleuve de France mais j'en caressais désormais l'espoir. La chose était néanmoins à portée de main du côté de la route que je suivais. Le mince filet d'eau, à peine visible quelques minutes plus tôt, s'était mué en un cours d'eau beaucoup plus imposant. Je pouvais encore apercevoir ma voiture, désormais en plein dans mon axe. Mais j'allais bientôt la dépasser pour me concentrer sur l'autre chose qui focalisait mon attention, la Loire. Elle happait désormais mon esprit, me faisant repartir de plus belle, avec un pas des plus pressés.

Je me rendis compte de la densité du réseau ferré à mes pieds. Etant passé des dizaines de fois sur ce viaduc, je ne l'avais jamais remarqué jusqu'alors. Un bruyant coup de klaxon, attribuable à un camion, vint renforcer mon intérêt. Du coup, je restai là, comme groggy, à estimer le nombre de véhicules lourds dans le flux qui circulait sous mes yeux. Leur nombre m'impressionna. D'ailleurs, ils se trouvaient souvent à l'origine des accidents que connaissait régulièrement le pont. En cas de vents violents, le passage leur était formellement interdit. La mesure avait été renforcée en 2005, suite à un accident spectaculaire qui aurait pu très mal finir. Sous l'effet des bourrasques de vent, la remorque d'un poids lourd s'était déportée, heurtant les glissières de béton centrales puis latérales du pont. Si l'accident n'avait fait aucun blessé, le chauffeur en était quitte pour une très grosse frayeur ; l'arrière de son véhicule basculant en partie dans le vide. Pour pallier ces accidents répétitifs et réduire la vitesse, le nombre de voies descendantes avait été ramené à deux, contre trois à l'origine, l'autre voie ayant été neutralisée. A cette pensée, je me retournai pour tenter de distinguer la manche à air que j'avais croisée à l'extrémité du pont, au début de mon périple. Mais elle se trouvait d'ores et déjà hors de vue et ma mémoire ne parvenait à la visualiser à nouveau. Je ne pouvais m'en tenir qu'à des supputations sur la force du vent en ce jour. En levant ma tête, les nuages qui me surplombaient me donnèrent toutefois quelques précieuses indications. J'estimai alors mes chances, d'assister en direct à un accident, maigres. Dans ces conditions, je pouvais reprendre mon chemin en toute quiétude.

Face à moi se dressait un panneau signalant le rétrécissement de la chaussée, passant de trois à deux voies, à trois cents mètres. Sa signification, pour moi, en tant que piéton, se voulait quelque peu différente. Il indiquait juste la proximité du point culminant du pont. La circulation demeurait relativement fluide en cette période de vacances scolaires et aucun embouteillage ne se profilait, à mon grand soulagement. Tout juste, quelques automobilistes devaient lever le pied à cet endroit. Cette contrainte revenait, en grande partie, à quelques impatients qui tentaient désespérément de pratiquer un nouveau dépassement avant la fin

indiquée et imminente de la troisième voie. Une fois leur objectif atteint, ils se rabattaient promptement créant au passage quelques ralentissements. Hormis cela, rien ne venait freiner le flux discontinu des véhicules franchissant le fleuve. Je m'en trouvais quelque peu rasséréné. La perspective de les voir réduits à la même vitesse que moi, en cette partie si stratégique du pont, m'avait causé, dans un passé récent, quelques cauchemars. Or là, à mon grand soulagement, je constatais que mes angoissants rêves n'avaient rien de prémonitoire. Mon dessein ne connaissait aucune entrave.

Un furtif coup d'œil en direction de mon poignet me surprit. Je dus regarder plus attentivement ma montre pour me persuader que je n'avais pas souffert d'hallucinations la première fois. Elle se dirigeait sûrement vers dix-neuf heures. Si j'avais traîné quelque peu en route, profitant du paysage panoramique m'environnant, j'avais mésestimé de beaucoup le temps perdu sur mon programme. Cependant, pouvait-on vraiment qualifier de « perdu » le temps passé à contempler l'œuvre de Dame Nature ? Connaissant la réponse à cette question purement rhétorique, j'en profitai pour sortir à nouveau de son étui mon compagnon de route. J'immortalisai plusieurs perspectives, jugées suffisamment intéressantes pour que je m'y attarde. A l'aide du zoom, j'effectuai aussi un tour à trois-cent-soixante degrés du paysage m'entourant. Je vis avec précision, à trois heures, un navire qui avait dû décharger dans l'après-midi sa cargaison de bois. Celle-ci allait sans doute faire gonfler les énormes stocks à ciel ouvert entreposés un peu partout dans l'immense zone portuaire. Au-delà, on apercevait des zones désertiques, typiques des zones industrielles, puis des espaces verts. Ce décor contrastait fortement avec celui qui se trouvait immédiatement sous mes yeux, sur ma droite. L'urbanisation galopante avait grignoté le moindre espace vert pour s'étendre à l'infini. Seules quelques touches de verdure apparaissaient encore ici et là, vestiges d'une époque révolue. De l'autre côté du pont, le même constat pouvait être établi. L'urbanisation s'avérait très dense en direction du centre-ville dont la Tour Bretagne apparaissait comme le point d'orgue. Sur l'autre rive, la verdure résistait mieux mais là encore, le bitume l'emportait largement, témoignant de l'importance acquise au fil des années de la capitale de l'ouest. Des sentiments contraires me submergeaient. Je ne savais si je devais m'en réjouir ou m'en attrister. D'un côté, je devais ressentir la jouissance des colons fiers de conquérir et d'apprivoiser une terre hostile. Mais d'un autre côté, je me sentais paniqué et affligé par les pertes infligées au prestigieux adversaire. Même l'immense fleuve me parut d'un seul coup artificiel. On ne savait vraiment dire qui devait le plus redouter l'autre, l'homme ou la nature ?

J'en étais encore à ces réflexions quand je faillis trébucher. Mon chemin particulier surélevé et dallé s'arrêtait subitement pour reprendre moins d'un mètre plus loin. Absorbé par mes pensées, mes yeux naviguaient des deux côtés de la Loire sans se déterminer pour l'un d'entre eux et surtout sans se soucier de mon avancée. Or, je venais précisément d'atteindre le tablier central, qui donnait sa personnalité au pont, de par sa couleur rouge contrastant avec le reste du pont, de couleur gris béton. La jonction des morceaux se lisait parfaitement sur le pont avec justement une interruption de mon trottoir et une sorte de grille mélangée au béton entre les deux routes. Je réalisai que la pente était beaucoup plus douce qu'au début, signe indéfectible que je touchais au but. J'atteignis un nouveau panneau de signalisation indiquant la fin de la troisième voie à cent-cinquante mètres. Je me trouvai désormais à mi-chemin sur le pont puisque la Loire, sous mes pieds, semblait de largeur équivalente des deux côtés. Je surplombais ainsi les alentours, juché sur mon trottoir à plus de cinquante mètres de hauteur.

Je continuai juste mon parcours sur quelques mètres, dépassant un poste de téléphone de secours, bien visible avec sa couleur rouge. Son numéro, inscrit en caractères gras et bien visibles, s'invita dans mon cerveau à mon insu. 44 509. J'ignorais tout de sa signification mais elle devait être importante puisque le même numéro se répétait sur le côté, toujours en gros caractères. A partir de ce moment, tout se bouscula.

Initialement, je projetais d'effectuer quelques ultimes photos mais je n'en fis rien. Mon cœur s'était accéléré d'une manière indicible, me martelant de plus en plus la poitrine. Je ressentis au même moment une brusque bouffée de chaleur dont les conséquences ne tardèrent pas à se manifester. Mes mains devinrent moites tandis que mes aisselles suintèrent. Et pourtant, je l'avais tant attendu ce moment. Je n'allais pas me laisser submerger par ce flux d'émotions. Je fis une tentative pour reprendre le dessus en tentant de contrôler ma respiration tout en focalisant mon attention sur l'élément le plus relaxant de mon environnement, la Loire. Je tentais d'aider mon organisme à mieux réguler l'adrénaline, probablement responsable de ce stress intense. Au bout d'un certain laps de temps, que je ne pus mesurer, je parvins à reprendre le contrôle de mon être. Le rythme régulier et apaisant des inspirations et expirations que je me forçais à prendre avait dû grandement contribuer à ce revirement de situation. Plus calme mais encore fébrile, je me mis à regarder frénétiquement, sans aucune logique, devant et derrière moi, pour évaluer le nombre de voitures qui m'entouraient. La dernière action suffisait mais l'anxiété me poussait à faire des choses irrationnelles. Leur nombre ne demeurait pas élevé et inversement proportionnel à leur vitesse, gage de satisfaction pour moi. Aucun automobiliste ne semblait décidé à prendre le risque de garer sa voiture sur le pont pour enguirlander un quidam perdu sur un trottoir qui n'en était même pas un. De toute façon, que pouvais-je craindre ? L'individualisme et la lâcheté demeuraient la marque de fabrique indéfectible de l'homme du XXI^{ème} siècle. Personne n'allait se risquer à abandonner le doux confort de son automobile pour prendre l'air avec un inconnu farfelu, un appareil photo en bandoulière. A la rigueur, en cas de bouchon, certains seraient peut-être descendus, histoire de prendre l'air et d'échanger quelques mots, mais là, à ce moment précis, je n'avais aucune crainte à avoir. Si j'avais délibérément choisi ce scénario, au déroulement et au timing si précis, c'était justement pour éviter ce genre de désagrément grotesque. Décidément, jusqu'au bout, la journée avait été parfaite. Je déposai mon appareil photo à mes pieds avant de saisir le lampadaire jaune juste en face de moi, à proximité de la cabine d'appel d'urgence. Avec son aide, je grimpai sur la ridicule barrière de sécurité, haute d'à peine un mètre. L'instant de vérité avait sonné.

Mes derniers mots, accouchés sur papier quelques heures plus tôt, affluèrent aussitôt.

«Pourquoi ?

Mais pourquoi a-t-il fait cela ? Cette question taraudera sans doute votre esprit quand vous saisirez mon ultime missive terrestre. Malheureusement, cette épître ne saura combler votre légitime incompréhension pas plus qu'elle n'apportera de réponses à toutes vos questions. A cet instant précis, où la plume de mon crayon se répand sur la feuille, je n'ai aucune certitude. Le doute m'habite plus que tout. A l'inverse, je ne pourrais pas citer non plus une raison d'espérer ou de vivre. A mi-chemin entre ces

deux mondes, il est sans doute plus facile pour moi de prendre le plus court, celui qui apportera – je l'espère – une réponse définitive à mes problèmes.

Aussi, après avoir mûrement réfléchi, j'ai décidé de m'en aller, de vous quitter par la plus petite des portes. Mon désespoir n'a désormais d'égal que ma rage et je n'en peux plus de m'endormir et de me réveiller, chaque jour, avec ces sentiments nauséabonds si profondément ancrés en moi. De plus en plus, je me sens comme un étranger sur cette terre, plus que jamais isolé dans cette société dans laquelle je ne me reconnais plus. L'eau, source de toute vie, ne m'a jamais paru aussi fade et ne parvient plus à m'emplir de son énergie au quotidien. Le fardeau constitué par ma vie n'en devient que trop lourd à porter pour mes frêles épaules.

Mon but n'est ni d'émouvoir ni même de culpabiliser qui que ce soit. Je veux juste accoucher sur papier ces quelques mots pour tenter d'expliquer mon geste, si inexplicable soit-il. Bien sûr, je n'ignore pas la lâcheté de mon acte. Aussi vous pouvez vous y reposer pour vous décharger de toute culpabilité ou de toute responsabilité. A force de m'apitoyer sur mon sort, j'ai réussi à perdre la seule chose en laquelle je croyais encore, la foi. La foi, source d'espoir en des lendemains meilleurs pour ma petite personne. Mais, petit à petit, à force de ressasser le passé, d'essayer de comprendre les échecs de ma vie, de toujours régresser, j'ai eu une révélation. Si la vie tient tant à me faire retourner en arrière, autant suivre la logique jusqu'au bout et revenir à l'origine des choses, le néant. De toute façon, chaque destinée, si différente soit-elle, s'y rapporte. C'est dans l'ordre des choses de mourir. Je vais juste précipiter ce moment, d'un rien à l'échelle de l'humanité.

N'ayant pas l'âme d'un poète, je m'en tiendrai à cette phrase d'un ami : « La vie est une tartine de merde où la merde prend plus de place chaque jour ». Je pourrais sans doute attendre que la tartine soit entièrement remplie mais j'estime ma vue suffisamment bouchée et mon nez assez incommodé pour mettre un terme à cette farce qu'est devenue la vie. Je suis si las de me battre contre elle que mes forces m'ont totalement abandonné.

Cette foi en un avenir meilleur, plus juste, je la conserve mais pas pour moi. C'est à vous, mes enfants, que je pense en évoquant cela. Evidemment, j'ai conscience de saborder en partie vos chances de reconstruction. Toutefois, ma confiance en vous est tellement énorme, moindre quand même que l'amour que je vous porte, que je sais au plus profond de mon être que vous arriverez à surmonter cette épreuve, une de plus dans votre vie. La nature humaine est ainsi faite qu'elle parvient toujours à tourner la page, pas au même rythme et pas de la même manière pour tout le monde, mais, au final, elle y parvient.

Vous êtes d'ailleurs les seules raisons objectives d'hésitation, de tracas et de remords. Toutefois, résumer ma seule existence à vous ne suffit pas à donner un sens à ma vie. J'aurais tant aimé être ce père qui voit ses enfants grandir, leur transmettant

suffisamment d'amour, de confiance, d'expérience et de connaissances pour les armer et les préparer à affronter ce monde en toute sérénité. Malheureusement, j'ai décidé de fuir mes responsabilités. Votre mère, en qui j'ai toute confiance, saura suppléer de la meilleure des manières mon absence.

Vous êtes et vous demeurerez à jamais mes rayons de soleil. Je ne sais pas si là où je vais je pourrai penser à vous. Mais, si on m'en donne la possibilité, sachez que vous occuperez toutes mes pensées.

Au moment où je termine cette lettre, sachez que je suis en paix. Je n'ai pas peur d'anticiper ce moment tant redouté par la majorité d'entre nous. Je le vois plus comme une opportunité à ne pas rater que comme un saut vers l'inconnu.

Adieu. »

Chapitre 3 : Aux origines du mal

Tout avait pourtant très bien débuté pour moi. Arrivé à la veille d'un week-end, aux prémices de l'été, un vendredi après-midi, le 25 juin 1976 pour être précis, je possédais tous les atouts pour mettre le monde à mes pieds. C'était ce que j'avais d'ailleurs commencé à faire avec ma mère, Chantal, dans un premier temps puis avec mon père, Serge, par la suite. Mais la performance demeurait classique, surtout en tant que premier enfant. Je n'avais pas eu à forcer le talent pour leur soutirer leur tête la plus idiote, à base de sourires plus grotesques les uns que les autres et de phrases à peine intelligibles, dignes d'un enfant de maternelle. En revanche, j'avais dû m'employer à attendrir l'équipe médicale, pourtant rodée à cet exercice. Depuis longtemps, le miracle de la vie rimait pour eux avec routine et travail. Mais selon les dires de ma mère, ce jour-là, mon père avait dû jouer des coudes et des épaules pour se frayer un chemin jusqu'à moi. Le personnel hospitalier s'était tenu au-dessus de moi en totale admiration, devant ce beau bébé de trois kilogrammes quatre-cents grammes et de cinquante-trois centimètres, prénommé sans grande originalité à cette époque-là Frédéric.

A tout point de vue, je bénéficiais du rôle envié de bébé idéal. Ma naissance exemplaire constituait déjà un petit exploit. Si ma venue s'était déroulée par voie basse, comme d'ordinaire alors – la mode n'étant pas encore à l'acte surmédicalisé constitué par la césarienne –, la durée constituait à coup sûr une anomalie dans l'échelle statistique. En lieu et place des quarante-huit heures réservées à cet usage, soit la durée moyenne d'un accouchement pour un premier enfant dans les années 70, je n'avais eu besoin que de douze heures pour m'extirper de l'utérus de ma mère. A cette véritable performance s'en ajoutait une autre de valeur, mon calme olympien. Bien entendu, je veillais scrupuleusement à rappeler ma mère à ses obligations en la réveillant à intervalles réguliers pour obtenir d'elle le précieux breuvage nécessaire à ma survie. Mais en dehors de ces créneaux, mes hôtes profitaient très peu, à leur grand soulagement, de mes cordes vocales.

Chantal, vouant un culte à la numérologie, y trouva là l'explication. Mon chiffre de naissance était le neuf. Je ne saurais vous expliquer le cheminement nécessaire à ma génitrice pour parvenir à ce résultat. Or la signification de mon chiffre de naissance avait donné quelque chose dans le genre : « Vous êtes quelqu'un qui recherche à s'améliorer en toute occasion et vous pourriez réaliser d'importantes innovations sur le plan social. Vous êtes un être prévoyant. Aussi vous parviendrez à réaliser les projets que vous vous êtes fixés. » Pour elle, tout était devenu limpide. Si je demeurais aussi calme, c'était tout simplement que j'avais le projet de grandir le mieux possible. Aussi, je devais veiller à ne pas trop la fatiguer pour m'assurer un lait de meilleure qualité et une vigilance accrue, non contrariée par un manque de sommeil et les irritations qui lui sont rattachées. De même, ma naissance « douce » s'intégrait dans cette vision idyllique. La vérité devait sans doute être bien différente mais je ne pouvais, de mon landau, lui opposer la moindre contradiction. J'allais encore devoir patienter pour cela.

Mon retour à la maison eut lieu sans le moindre souci. Et je pus continuer mon petit bonhomme de chemin en toute quiétude, provoquant à chaque fois l'admiration sur mon passage. Qui pouvait résister à ma belle frimousse blonde ? Et encore moins en été où mes

cheveux viraient presque au blanc. Tout le monde se trouvait conquis, tant par mon physique que par mon calme ; les deux se trouvant souvent liés. Ainsi un enfant turbulent perdra naturellement et à une allure impressionnante une grande partie de son charme. Durant toute mon enfance, lors de leurs rares soirées au restaurant, mes parents n'hésitaient pas à s'afficher en ma compagnie. Aux regards inquiets et furieux des autres fins gourmets présents autour d'eux se succédaient rapidement des regards apaisés, rassérénés voire même jaloux. De toute cette jeunesse idyllique pour mes parents, je n'en gardais cependant aucune trace. Mes premiers souvenirs n'apparaissant que dans ma sixième année, je dus m'en remettre entièrement à ceux de mes parents, en espérant juste qu'ils n'aient pas trop enjolivé les choses afin de pouvoir me mettre la pression par la suite, à l'aide de petites phrases cruelles toujours bien placées aussi mesquines que : « Tu étais si mignon quand tu étais petit » ou bien encore : « Tu étais un vrai ange dans ton berceau. »

Tout cela ne résultait peut-être que d'un plan diabolique de leur part pour me faire culpabiliser à jamais de ne plus être ce petit bonhomme si agréable, propre sur lui et calme. Mais n'ayant parlé que tardivement, je n'avais pu ancrer de souvenirs plus anciens, contrairement aux enfants volubiles, dont le langage aidait à fixer les souvenirs.

Ma sociabilité, aussi lointaine que possible, avait toujours été louée, à la fois par ma nourrice et par mes différents instituteurs. De même, si j'avais tardé à m'exprimer convenablement, je m'étais bien rattrapé par la suite, obtenant même le sobriquet peu convoité de « pipelette ». Toutefois, mon élocution avait sans doute contribué à mon adaptation scolaire, qui, toujours dans mon parcours sans failles, ne posa aucun souci. Rapidement, j'avais figuré parmi les enfants les plus éveillés même si mon tempérament calme pouvait parfois être interprété comme de l'introversion. Jouant sans difficulté avec les autres enfants, personne n'avait tenté d'élaborer moult hypothèses plus farfelues les unes que les autres ni même pensé à m'envoyer chez un pédopsychiatre. Le XX^{ème} siècle possédait indubitablement certaines qualités. Ainsi un enfant pouvait légèrement sortir du système en train de se construire autour de lui sans faire paniquer outre mesure les adultes dans son environnement.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, je ne connus aucune contrariété majeure, autre que de me rendre compte que le monde ne tournait pas autour de moi ou que les adultes n'exauçaient pas tous mes souhaits. Mes parents, bien qu'occupés à appliquer consciemment un programme qui fera fureur par la suite, travailler plus pour gagner plus, ne me délaissèrent pas pour autant en dépit d'emplois du temps bien chargés. Cet avis se basait sur de nombreux témoignages d'amis ou de la famille proche ainsi que sur de nombreuses photos où j'avais l'air épanoui. Aussi, ils n'avaient pas démissionné de leurs *jobs* de parents en laissant à la charge de la société, par ses diverses institutions, l'éducation de leur progéniture. Un jour, mes procréateurs m'apprirent que ma mère allait passer encore plus de temps à la maison car elle attendait un heureux événement. Bien évidemment, du haut de mes cinq ans, je ne retins que la première phrase, sans m'épancher sur cette publicité mensongère, digne de tout bon commercial guettant le chaland crédule. Je n'allais comprendre que bien après que ce temps disponible ne me serait pas dévolu. Un être difforme et braillard allait l'accaparer, ne m'en laissant que quelques miettes et la tristesse de mes illusions perdues.

Passée la période forcément difficile de l'acceptation de cet être étranger, prénommé Ludovic, les choses purent reprendre leur cours normal. Cette arrivée surprise eut au moins le mérite de graver à jamais des souvenirs forts en moi. Comment oublier cette nuée d'adultes, en totale béatitude, penchée au-dessus du landau contenant la chose rouge difforme, qui passait son temps à brailler, sans même m'accorder une once d'attention ? Et dire que la vedette m'avait été volée par « ça » ! Moi, l'enfant envié qui provoquait jusqu'alors l'émoi et l'admiration de toutes les personnes qui me croisaient – en totale objectivité –. Je me voyais relégué au rang de faire-valoir de mon frère. Le pire dans tout cela résidait sûrement dans le fait que j'avais cru au mensonge éhonté de mes parents me promettant un frère pour jouer. En lieu et place d'un nouveau sparring-partner, j'en avais surtout perdu deux. D'ailleurs, ces deux-là semblaient m'avoir totalement oublié. Alors que je voguais déjà vers d'autres horizons, les cheveux dans le vent, à l'aube de mes six ans, sur mon destrier roulant flambant neuf, de couleur rouge, mon frère découvrait tout juste ses jambes dans son transat. Mais qui forçait l'admiration ? Lui ! Se déhancher comme un débile paraissait plus important à mes géniteurs que de donner ses premiers coups de pédales. Allez comprendre ! Devant une telle injustice, je sus que tout était perdu. Je n'avais plus qu'à accepter l'étranger et à me comporter comme mes guides. Sourire bêtement, parler comme un enfant de petite section et faire participer la chose devinrent mon quotidien sans que j'y trouve un grand intérêt. Mon subterfuge fonctionna à merveille puisque mes parents me remirent au centre de leurs discussions parlant de moi avec une extrême fierté avec des banalités du genre : « Il est adorable avec son frère » ou bien encore : « Vous devriez les voir tous les deux, de vrais petits anges ». A ces mots, je sus que j'avais gagné. J'avais ainsi regagné MA place, celle-là même qui m'était dévolue et que je n'aurais jamais dû perdre.

A l'école, je figurais toujours dans ce qu'il convenait d'appeler la tête de classe. Le podium semblait m'être réservé avec même bien souvent, la première place comme ultime prestige. Mes parents ne pouvaient que se montrer fiers de moi ce qui confortait mon *ego* et ma place au sein de la famille. Concernant les amis, je me défendais bien, passant une grande partie de mes mercredis et de mes samedis en leur compagnie. Ma timidité ne paraissait se manifester qu'en classe où les différents maîtres qui se succédèrent durant ma scolarité n'eurent qu'en de rares occasions le privilège d'entendre le son de ma voix de mon gré. Mon enfance se révélait somme toute classique.

Sans être encore envahi par les jeux vidéo ou l'informatique, je passais le plus clair de mon temps dehors, cet endroit désormais inconnu, signe d'ennui profond, pour les générations suivantes, comme celle de mes enfants d'ailleurs. Entre les terrains vagues où nous passions des après-midi entiers à faire du bicross, les forêts propices à la construction de cabanes ou les vergers victimes de nos chapardages, notre terrain de jeu se révélait infini. Nous nous trouvions à mi-chemin entre la génération de nos parents, dignes descendants de l'époque de la guerre des boutons, et la nouvelle, férue d'activités ludiques à base de nouvelles technologies. C'était encore l'ère de l'insouciance où nos parents n'hésitaient pas à nous laisser aller à l'école seuls ou partir tout l'après-midi, le mercredi ou le samedi, sans exiger de nous un emploi du temps détaillé. L'heure n'était ni à géolocaliser son enfant via le G.P.S. inclus dans le téléphone portable ni à la crainte du *serial-killer*. En d'autres termes, nous demeurions libres et heureux. Et si un mot devait définir mon enfance, que je pourrais faire

correspondre comme la période allant de ma naissance jusqu'à la fin de l'école primaire, celui de bonheur conviendrait le mieux.

Ce sentiment s'estompa par la suite, largement diminué par la brutalité d'un autre monde, celui du collège. L'insouciance de la petite école communale, en pleine campagne, fit place à une réalité plus dure et plus sombre. Là où les instituteurs demeuraient les garants de l'ordre moral, les professeurs du collège ne remplissaient pas le même rôle. Certains se montraient cruels envers les élèves que ce soit dans la charge de travail ou dans l'humour sadique. Un élève originaire de la Côte d'Ivoire eut même droit à une remarque des plus fines et des plus drôles du professeur de mathématiques en sixième : « Alors, t'y vois rien ? ». Quant à moi, j'héritai, entre autres, d'une tâche peu commune, celle d'aller chercher un seau d'eau destiné à...me laver les oreilles ! Pour mériter cette humiliation publique, j'avais commis l'immonde pêché de ne pas avoir posé immédiatement mon crayon pour écouter Dieu...

A ces brimades professorales s'ajoutaient celles de mes congénères. Je pus ainsi découvrir un nouveau sentiment jusqu'alors inexploré, l'antipathie. Bien sûr, je l'avais déjà caressé du doigt en évitant certains partenaires de jeux que je jugeais finalement peu recommandables. Mais là, l'instinct se voulait animal envers un autre garçon. Sans connaître les raisons de mon aversion pour lui, je ne pouvais que constater sa présence au plus profond de mon être. Et aux joutes verbales s'ajouta fatalement une altercation physique, la première dans ma carrière dont je ne connaissais pas encore l'ampleur. Enfin, je dus composer avec la violence du groupe, celle des plus forts envers les plus frêles. Au collège, elle se matérialisait simplement par des petits coups de coude ou des baffes, distribués gratuitement, par des groupes d'anciens aux nouveaux entrants. En guise de bienvenue, j'avouais avoir secrètement espéré un autre comité de soutien.

Cette violence quotidienne fut difficile à accepter pour moi. Mais au bout d'un moment, je dus me résoudre à affronter mes démons. Cette véhémence n'avait rien de tragique ni d'insurmontable. D'ailleurs, elle portait un nom : la vie. A partir de ce moment, plus rien ne fut comme avant. Je compris que mon enfance appartenait définitivement au passé et qu'un monde nouveau, plus hostile et aux codes différents, s'ouvrait devant moi. Lui aussi trouvait sa définition dans le dictionnaire, dans les premières pages d'ailleurs, sous l'appellation adulte. Mais avant de m'y confronter, il fallait faire face à un état intermédiaire, transitoire, une sorte de passage obligé dénommée adolescence. Dès lors, tout fut plus facile pour moi. Je pouvais aborder ma deuxième année au collège en toute sérénité. Je savais vers quelle destinée pencher sans aucune possibilité de retour en arrière.

Toutefois, les choses ne s'améliorèrent pas pour moi du jour au lendemain. Si posséder les codes de ce nouveau monde m'ouvrait des portes, encore fallait-il pouvoir les utiliser. Or je n'en avais aucune envie. A en juger par l'état de mort cérébrale de mes camarades de classe, je ne pouvais qu'adopter une sage position de repli. Leur monde se résumait à bécoter des filles, fumer, parler de mobylettes et de celui qui avait les plus gros attributs. Si le sexe opposé m'intéressait, je ne nourrissais pas encore le sombre dessein d'y « fourrer ma verge » comme le suggéraient à répétition mes camarades, fantasmant à loisir sur une femme entièrement nue, dans notre manuel de sciences naturelles, qui illustrait un chapitre sur la sexualité et l'anatomie. Rares demeuraient les manuels aux pages vierges, encore non souillés par un excès de testostérone pubère. A les entendre, ils semblaient à des années-lumière de

l’American Dream. Si j’avais bien tout suivi, *l’Adolescent Dream* se résumait à « baiser » une femme – la modestie n’est pas le fort des hommes en devenir – sur une *103 racing*, au pot d’échappement non réglementaire, une bière à la main et une clope dans l’autre. Techniquement, je visualisais difficilement comment un être doué des mêmes attributions que moi pouvait rendre ce fantasme réel. Bouleversé par la montagne d’insanités débitée par les plus fabuleux spécimens, je préférais rechercher le contact de ceux me ressemblant encore, les amoureux de la nature et du sport.

Affirmer que je nageais comme un poisson dans l’eau durant mes années passées au collège serait mentir. Toutefois, je parvins à m’en sortir sans trop de dommage, n’ayant même pas réussi à lancer une carrière pourtant prometteuse de combattant de rue initiée en sixième. Si j’eus à nouveau besoin de me servir de mes mains par la suite, ce ne fut que pour dispenser quelques menues baffes à certains énergomènes l’ayant bien mérité. Ainsi, j’eus l’immense privilège d’endosser le costume de gros dur dans mes années lycée en prenant le rôle de protecteur de mon frère, alors au collège. En dépit du caractère jouissif procuré par mon nouveau statut, je peinais toutefois à l’assumer. Visiblement, je pouvais rayer le mot boxeur de ma liste de métiers potentiels. En attendant, avec la fin du collège, une nouvelle page se tournait. Je n’avais que très peu de raisons objectives de me plaindre. Bon élève, je continuais à forcer l’admiration de mes proches. Ceci était d’autant plus vrai que mon frère ne se trouvait nullement en position de me porter ombrage. Bien au contraire même, il dut décevoir mes parents à de nombreuses reprises, se montrant indigne de la vertueuse voie tracée par son frère aîné. Et il ne devait pas compter sur moi pour lui apporter quelque soutien. Posséder du sang en commun avec lui n’en faisait pas pour autant un complice de tous les jours. Notre grande différence d’âge devait constituer l’ossature de ces rapports biaisés. Au moment où il faisait son entrée en CE1, je quittais l’école élémentaire. Et quand, un peu plus tard, il parvenait difficilement à atteindre la sixième, c’était en seconde générale qu’on m’attendait. Pour autant, il dut fumer sa première cigarette, goûter son premier breuvage alcoolisé ou pratiquer un échange de salive consentant bien avant moi. Non, décidément, je ne pouvais pas dire que j’avais beaucoup d’affinités avec cet adolescent qui partageait le même toit que moi. Peut-être était-ce sa façon d’attirer le regard sur lui. Ne pouvant se hisser à mon niveau, il n’avait d’autre solution que de prendre le chemin inverse. Et l’histoire lui donna raison puisque les phrases négatives de mes parents à son égard remplacèrent progressivement celles positives à mon intention, aussi bien lors des réunions familiales que lors des sorties en société.

Pour autant, je ne pouvais me déterminer sur mes sentiments envers mon propre frère. Devais-je lui en vouloir d’accaparer l’attention ou, au contraire, devais-je l’en remercier ? A un instant charnière de ma vie où le besoin d’indépendance se faisait de plus en plus ressentir, j’en bénéficiais, plus que de nécessaire, par son intermédiaire. Ne pas avoir à prendre les armes pour l’obtenir semblait inespéré surtout si je me référais à mon entourage. Mes parents ne s’opposèrent ainsi presque jamais à moi, décidant de me responsabiliser très en amont, espérant donner un exemple à Ludovic. De cette manière, ma droiture et mon carnet de notes m’ouvrirent presque toutes les portes. Je continuais à aller voir mes amis à une fréquence que mon frère aurait pu qualifier d’indécente ; lui qui était si souvent consigné dans sa chambre. De même, je pus succomber aux délices de la *103 peugeot* sans même à avoir à argumenter. Je pus m’habituer à fréquenter les bars ou même les discothèques dès l’âge de seize ans. Quant à mon permis de voiture, il fut même à l’initiative de mes parents. Soucieux de me voir

réussir comme à mon accoutumée, du premier coup, et voulant me décharger en partie de ce stress au moment du baccalauréat, ils m'avaient poussé à commencer la conduite accompagnée. En résumé, en 1992, lancé dans ma première année de lycée, je pouvais établir un constat presque identique à celui de la fin de l'école élémentaire. En d'autres termes, j'étais tout simplement heureux.

J'étais surtout bien décidé à le demeurer pendant ces trois années de répit qui s'offraient encore à moi avant de basculer définitivement dans l'âge adulte. Je pouvais gérer raisonnablement les changements qui m'attendaient. Il fallait en premier lieu s'accommoder de cette nouvelle liberté que le lycée nous octroyait. Le travail en lui-même n'avait plus rien à voir non plus. Il fallait apprendre différemment pour mieux répondre aux attentes des enseignants devenus bien plus exigeants qu'au collège. Et surtout, la concurrence allait s'y révéler bien plus présente puisque tous les meilleurs élèves se retrouvaient. Mais cette effervescence n'allait pas perturber ni même remettre en question ma vie si tranquille. Du moins le croyais-je.

Avec le lycée vint le temps du doute et du mal-être, des maux et des sentiments si lointains de moi jusqu'alors. Le malaise généré par le fossé me séparant de mes congénères ne cessa d'augmenter. Loin de se résorber comme je l'avais si longtemps imaginé, j'en arrivais à me demander si je ne m'étais tout simplement pas rallié inconsciemment à une idée que je savais pourtant pertinemment fausse. Innocemment, j'avais cru commencer ma métamorphose après les autres, ce qui était physiquement vrai d'ailleurs. J'avais dû patienter un peu avant d'avoir mes premiers poils pubiens, une moustache naissante, à la grande joie des adultes taquins, la voix chantante ou encore mes premiers pics de croissance significatifs. Ce retard morphologique expliquait sans aucun doute le décalage avec les autres. Mais j'allais naturellement rattraper tout ce petit monde dès que Dame Nature se serait penchée sur mon cas. Et d'ailleurs, à mon tour, j'avais connu les premiers grands frissons du slip lavé à la hâte pour ne pas que ma mère me submerge de questions embarrassantes. Et que dire du 103 qui m'attendait fièrement dans le garage – avec certes un pot d'origine ! – ? Pire que cela, j'avais même commencé à envisager une autre relation avec les filles, différente de la traditionnelle copine. Mais là, du haut de mes seize ans, je commençais à comprendre que ma vérité n'était tout simplement pas conforme à la réalité. J'éprouvais un sentiment de malaise qui ne tarda pas à se muer en une souffrance indicible. Et quelle légitimité avais-je pour me plaindre ? Tout me réussissait. Je n'avais aucun retard scolaire – en usant d'un euphémisme –, j'avais une bonne condition physique, un corps pas ignoble à en juger par les réactions autour de moi et un avenir qui commençait à s'esquisser, dans l'informatique ; une de mes passions. Je ne pouvais, en outre, rien reprocher à mes parents. Tout juste pouvais-je remarquer une vision de la vie différente de mes camarades. Pourtant je ne pouvais m'empêcher d'avoir des émotions particulières, très éloignées de celles que je connaissais jusqu'alors. La mélancolie avait raison de la joie qui m'habitait. Je minimisais alors mon état, le mettant sur le compte d'un épiphénomène. Assurément, les choses allaient très vite rentrer dans l'ordre. C'était mon intime conviction à la veille de mes dix-sept ans. Je refusais tout simplement de me considérer comme un adolescent inhibé.

La réalité me rattrapa crûment. Quelques mois plus tard, non seulement je n'arrivais toujours pas à aligner de francs et sincères sourires mais, en plus, les idées noires continuaient

d'affluer, presque sans répit. Acculé par le poids de cette souffrance dont je ne savais comment me départir, j'en vins à imaginer une solution radicale, celle consistant à se donner volontairement la mort. Je découvrais là mes premières pensées suicidaires. Un reportage poignant sur le petit écran, au journal télévisé du soir, me fit comprendre que j'étais sans doute loin d'être un cas isolé. Le journaliste narrait l'histoire d'un adolescent tranquille, sans problèmes, avec une scolarité parfaite qui avait fini par se donner la mort, sans même susciter la moindre inquiétude de ses proches dans les instants précédant son geste fatidique. Il était difficile pour moi de ne pas m'identifier à ce jeune, mon clone. Dans un premier temps, je me mis à l'idéaliser, rêvant d'une destinée commune comme unique rempart à mon mal-être. Passé ce moment d'enthousiasme morbide qui dura tout de même quelques mois sans que je me fusse réellement décidé à passer à l'acte, une autre réaction, diamétralement opposée, prit corps en moi. Ces sentiments pouvaient et devaient même être ressentis par bon nombre d'adolescents. A la réflexion, l'inverse semblait même ne pas figurer dans la norme. L'adolescent qui a besoin de consulter un psychologue ou autre psychiatre n'est sans doute pas celui qui va mal mais celui qui prétend que tout va bien. Comment pourrait-il en être autrement alors que tout son monde bascule ? D'ailleurs le suicide n'était-il pas la cause première de mort en France et la deuxième chez les 15-24 ans ? Et encore, ces chiffres souffraient sans aucun doute de la faiblesse et de la lâcheté de ceux aux pulsions autodestructrices. Pour quatre-vingts tentatives, une seule aboutissait. Et si l'I.N.S.E.R.M.¹ comptabilisait huit pour cent de tentatives chez les filles et cinq pour cent chez les garçons, avant l'âge adulte, qu'en était-il de ceux ayant caressé cette douce illusion ? La question devenait subitement simple : avais-je assez de ressources pour faire face à la souffrance ? Il fallait soit trouver un moyen pour diminuer la douleur soit m'armer face à elle. Au fond de moi, j'avais l'impression de ne pas pouvoir évoquer le sujet avec mes proches. Pour d'obscurcs raisons, je demeurais persuadé qu'en abordant ce sujet tabou, j'allais les confronter à un sentiment de culpabilité, chose à laquelle je ne tenais vraiment pas. Selon moi, mon esprit obscur demeurerait le seul responsable de l'état dans lequel je me trouvais. Peut-être n'avais-je pas aussi bien fait le deuil de l'enfance. Me confronter aux incertitudes de la vie adulte me mettait assurément mal à l'aise. Néanmoins, l'idée que je pouvais désormais agir sur mon état s'ancrait en moi. De spectateur passif, j'allais pouvoir changer de statut en m'impliquant pleinement dans ce que je décidais de nommer « ma reprise en main ».

Cette dernière débuta timidement par des prises de parole opportunes. Lorsqu'un ami évoquait un coup de blues, j'en profitais pour tirer la une à moi en contant ma mélancolie, sans trop me dévoiler pour autant. Si untel mettait le sujet du suicide sur la table – chose qui arrivait néanmoins rarement –, je bondissais pour pousser les autres à parler. Le fait d'en discuter, même *a minima*, me conforta dans ma conviction que je n'étais guère le seul à souffrir. Parallèlement, je tentais de reprendre goût à la vie, en m'impliquant dans de nombreux projets, contrebalançant ainsi la tendance que j'avais suivie pendant de nombreux mois. Ainsi j'étais de toutes les sorties et de tous les combats. Avec ce nouvel emploi du temps, je finis par me rapprocher de Caroline, une fille de ma classe, dont notre relation dépassa celui de la simple amitié les trois derniers mois de l'année. Cet événement considérable dans ma vie validait la thèse du renouveau même si l'été allait être fatal à cette

¹ Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale

relation. Cette remise en cause avait fini par porter ses fruits puisqu'à la veille des examens du baccalauréat, je pouvais affirmer, sans trembler, que j'allais mieux que bien. Bien sûr, je n'avais pas balayé d'un revers de la main tous mes doutes existentiels. Toutefois, j'avais réussi à les glisser dans un recoin de mon cerveau que je me forçais à consulter le moins possible, espérant pouvoir m'en défaire définitivement un jour. Une fois délesté des épreuves du baccalauréat et du permis de conduire, une autre vie m'attendait. Elle portait un nom, objet de tous les fantasmes, la vie étudiante. Elle clôturait définitivement les mondes de l'enfance et de l'adolescence avec la perspective d'offrir une « nouvelle vie », riche en expériences et en rebondissements.

Chapitre 4 : Entre deux eaux

Un nouvel habitat, une nouvelle ville, de nouveaux bâtiments scolaires, de nouveaux visages, de nouveaux amis...une nouvelle vie tout simplement. Voilà précisément ce dont j'avais besoin. J'héritai d'un studio à Nantes, à deux pas de la faculté des sciences et des techniques où j'étais inscrit en première année de D.E.U.G. avec mention mathématiques, informatique et applications aux sciences, avec comme objectif suprême la licence informatique. Ainsi, j'avais quitté la campagne environnante pour m'installer en ville, aux frais de mes parents. Si j'avais opté pour l'université plutôt que pour un D.U.T., cela tenait à mes incertitudes quant à l'avenir. La formation universitaire générale permettait de me raccrocher au professorat, piste que je voulais conserver à portée de mains. De plus, elle permettait de se présenter à tous les concours de la fonction publique. Contrairement aux jeunes de mon âge, insouciantes et sûrs de leur fait, je ne pensais pas pouvoir mettre le monde à mes pieds. Et au risque de passer pour un poltron ou un psychopathe en puissance, j'envisageais déjà du haut de mes dix-huit ans une carrière tranquille dans l'administration, loin des délocalisations, du licenciement, des déménagements multiples pour conserver son emploi ... Non décidément, la désinvolture ne faisait pas partie de mes traditions. Le rêve d'embrasser une carrière d'ingénieur sommeillait en moi avec la volonté de faire mieux que mes parents, en suivant d'ailleurs leurs encouragements.

Je débutai l'année avec un moral d'acier, fort de mes deux nouveaux diplômes, celui du permis de conduire et du baccalauréat scientifique. J'avais fait la fierté de mes parents, à défaut de la mienne ; la faute à une mention bien ratée de quelques points consécutive à un manque certain d'entrain. Même si je demeurais célibataire – ma plus grande histoire d'amour adolescente n'avait pas dépassé les trois mois –, mon statut était loin de me déplaire, l'université apparaissant comme un vivier à filles selon mes proches. Je n'avais qu'une hâte, celle d'endosser le costume de chasseur même si ma technique requérait de sérieux ajustements. Et que dire de ma nouvelle solitude ? Je compris à ce moment-là le double sens de ce mot. Si je m'étais senti si seul à un moment de ma vie, pas si éloigné encore, avec le cœur rempli d'une tristesse incommensurable, la solitude que j'avais désormais gagnée m'emplissait d'une euphorie débordante. C'était là tout le paradoxe de la situation. Pourtant, celle-ci n'avait pas fondamentalement changé. Mais je prenais conscience que mes ressources pour faire face à cette solitude avaient considérablement augmenté. Dans une situation qui m'aurait sans doute précipité vers des abysses peu de temps auparavant, je pouvais désormais me laisser bercer par mes douces illusions, avec le sentiment irréal que des ailes avaient poussé dans mon dos. Autant tout me paraissait fade et terne un an auparavant, autant tout m'apparaissait coloré et débordant de vie du haut de mes dix-huit ans. Assurément, j'avais bien fait d'attendre.

Mes parents assurant le volet financier de mes études, je pouvais ainsi m'y consacrer pleinement. Sans rouler sur l'or, ils avaient économisé des années durant pour nous permettre – ils gardaient toujours espoir pour mon frère – de suivre nos rêves. Gérant au mieux leurs finances, ils avaient réussi le tour de force de rembourser leur emprunt immobilier avant ma majorité, de manière à libérer l'argent mobilisé pour la banque à la location d'un studio. Et pour parvenir à financer les études de leurs deux fils, ils comptaient sur la réussite et la fin des

études de l'aîné avant que le deuxième n'arrive en âge de prendre la relève. Et pour ce faire, la différence d'âge entre nous aidait beaucoup, sans compter que mon frère avait eu la bonne idée de rajouter une année scolaire d'écart entre nous, l'entrée au collège lui ayant été fatale. Mes parents disposaient ainsi d'une bonne marge de manœuvre. C'était donc en toute quiétude que je me trouvais pour aborder ma première année universitaire, sans nul besoin de cumuler job d'étudiant et faculté. Cette aisance financière ne m'autorisait pas non plus toutes les folies. Loin d'être né avec une cuillère d'argent dans la bouche, je n'ignorais rien des sacrifices parentaux pour maintenir ce rêve, qui devenait de plus en plus un mythe, d'idéal républicain, avec la réussite scolaire comme clé de voûte du système social. Selon eux, la notion de méritocratie avait toujours lieu d'être. Tous les enfants scolarisés dans un même système possédaient les mêmes chances au départ puis pouvaient se différencier par la suite en fonction de leurs talents, de leurs dons ou encore de leur sérieux dans le travail. Ils croyaient dur comme fer au double rôle de l'école avec la socialisation et la promotion sociale des individus. Pour eux, on ne pouvait nier le rôle de tremplin de cette institution qui permettait de ne plus reposer le devenir des individus sur l'héritage social mais bien sur la méritocratie. Et leur propre chemin, loin de celui emprunté par leurs propres parents, tous quatre paysans, en était la plus parfaite illustration. A force de courage et d'abnégation, ils avaient pu en seulement deux générations considérablement hisser leur niveau de vie grâce à l'école. Tous les débats modernes sur la véracité de cette notion n'avaient même pas lieu d'être. Et j'étais tenu d'y croire moi aussi. De fait, j'y croyais. Aussi, il n'était nullement question pour moi de gâcher en partie mes chances et de faire partie de cette majorité d'étudiants – plus de cinquante pour cent tout de même – échouant dès leur première année de D.E.U.G. Le sport national consistant à sécher les cours et à courir les soirées pour décaler son horloge biologique à l'extrême, afin de finir par vivre uniquement la nuit tombée, ne m'intéressait guère. J'étais là pour étudier même si je comptais quand même profiter de quelques fêtes estudiantines. Il est parfois possible de mélanger plaisir et travail ; tout est question de savant dosage. Or justement, ma filière scientifique me prédestinait à cette dernière particularité. Tout allait donc pour le mieux.

Je franchis allégrement tous les obstacles inhérents à la faculté déjouant, non sans mal parfois, toutes les tentations. A mi-chemin, après les premiers partiels, j'estimais m'en être assez bien sorti même si j'eus pu allégrement soutenir une charge de travail plus élevée. Je me contentais de travailler *a minima* tout en m'évertuant à suivre tous les cours. C'était uniquement en m'astreignant à ce mode de vie que je pouvais me maintenir la tête hors de l'eau. Trop de monde autour de moi avait déjà coulé, dont de nouveaux amis. A leur absence d'abord épisodique avaient rapidement succédé des disparitions presque inquiétantes de plusieurs semaines. Les cheveux avaient poussé, tout comme la barbe. Les mines devenaient de plus en plus déconfites et les poches sous les yeux ne cessaient d'enfler. J'entendais davantage parler d'alcool, de filles, de beuh que de cours, de séances de travaux dirigés ou de révision. Au bout d'un moment, certains renoncèrent à venir, reconnaissant eux-mêmes leur déchéance qu'ils rebaptisaient très vite d'année sabbatique ou « nécessité à un instant crucial de leur vie de faire le point ». Les plus motivés des « branleurs » parvinrent tout de même à tenir jusqu'aux partiels. Mais le couperet de l'examen ne pouvait pas les maintenir plus longtemps dans leur dénégaration. Si l'automne avait eu raison de bon nombre d'entre eux,

l'hiver fut encore plus fatal. Je ne pouvais pas m'en plaindre. Il demeurait parfois compliqué de conserver sa concentration sur les études quand son entourage prenait un chemin inverse. De même, il n'y avait plus besoin d'arriver en avance aux cours magistraux pour obtenir une place assise. A la bibliothèque universitaire, il devenait également rare de ne pas trouver l'ouvrage recherché, faute d'exemplaires suffisants.

Mon assiduité exemplaire se trouvait facilitée par mon désert affectif. Aucune fille séduisante n'avait répondu à mes trop timides tentatives d'approche alors que j'avais aussi repoussé quelques assauts de mon côté. Aussi, s'il n'y avait pas eu encore de buts, j'avais toutefois l'impression qu'une partie était engagée et que je n'y faisais pas de la figuration, j'étais simplement assis sur le banc des remplaçants. Je ressentais l'effervescence et la frustration inhérentes à toute partie sportive. Mais j'en étais, ce qui demeurait le plus important à mes yeux. Et si je n'avais encore fait aucune conquête, je relativisais aisément cet échec en constatant que j'étais toujours en course pour les deux matchs de ma vie, celui de mes études, conditionnant mon avenir professionnel, et celui de ma vie sentimentale. Tout le monde ne se trouvait pas en mesure d'établir le même constat. Et plus rares encore étaient ceux qui avaient d'ores et déjà marqué des points dans les deux compétitions. J'avais sans aucun doute encore toutes mes chances.

La fin de l'année scolaire, au terme du mois de mai, vint confirmer toutes mes intuitions. Après quelques semaines de stress dans l'attente de résultats, je pouvais pleinement savourer les fruits d'une année d'efforts, à la veille des vacances scolaires estivales. Bien entendu, en marge de mes heures de travail, des relents d'alcool, des bouffées apaisantes de hasch, des séances de cinéma, des déhanchements à n'en plus finir sur les pistes de danse des discothèques environnantes, des parties de football, de poker ou de jeux vidéo endiablées entre amis venaient compléter ce tableau. Certains parleraient de débauche, d'autres d'une vie étudiante normale. La vérité devait sans doute se situer entre les deux. Nul doute qu'il y avait un fossé entre ma petite vie rangée de lycéen dépressif et celle qui s'ensuivit, plus délurée et plus exubérante. Pour autant, je maintenais le cap que je m'étais fixé, pouvant compter sur les doigts d'une seule main mes séances de cours ratées. Et cette cadence devait me convenir en partie puisque je n'allais point connaître les joies des séances de rattrapage estivales. Ma moyenne générale oscillait autour de onze, loin de mes espoirs passés mais finalement acceptable eu égard à mes heures de labeur et au carnage touchant mes proches. Je ressentais des émotions contradictoires, partagé entre la joie de la réussite et la frustration de ne pas avoir mieux fait, de ne pas m'être donné à cent pour cent. Tout au moins me consolais-je en me persuadant qu'avec un peu de rigueur, la seconde année de D.E.U.G. demeurait plus que jamais à ma portée.

Mon unique histoire de cœur de l'année, dénichée au sein même de mon groupe de T.D., n'ayant toujours pas dépassé le record officiel de trois mois, je pouvais désertier mon studio et rejoindre le foyer familial pour me ressourcer. Je profitai de mes trois mois de vacances pour travailler, en tant qu'intérimaire, les deux tiers du temps. Mes débuts dans le monde du travail furent laborieux, l'agence décidant sans doute de me tester. Ainsi, je pus réellement étrenner mes reins – tel était mon ressenti ! – en livrant divers objets plus encombrants et lourds les uns que les autres. Après trois jours compliqués, je jugeai utile de stopper les frais, tant pour ma santé physique que financière, le budget kinésithérapeutique revenant plus cher que mes maigres revenus. Finalement, l'agence m'envoya vers une autre mission, plus « facile ». Selon

eux, il n'y avait nul besoin d'avoir un physique de *rugbyman* pour la mener à bien. Sentant l'entourloupe dans leur obstination à demeurer le plus évasif possible, je ne fus pas déçu, déclarant forfait encore plus rapidement que la première fois. Au bout de seulement deux jours, je revenais déjà les voir. Si la tâche de manutention se révélait largement à ma portée, l'environnement était déplorable. Aux odeurs pestilentielles du site s'ajoutaient des fumées noires oppressantes, recouvrant entièrement mon bleu de travail et bien plus encore, à en juger les quintes de toux qui n'avaient de cesse de m'habiter. Après cette semaine de traitement de choc, je parvins à décrocher une mission plus tranquille, toujours de manutention, dans une usine d'échafaudage. Les conditions de travail demeuraient plus humaines, bien que physiquement contraignantes, avec des tonnes de métal à déplacer en plein soleil la plupart du temps. Mais au bout de trois semaines, mes efforts finirent par payer puisque je pus bénéficier de trois autres semaines dans un centre commercial, toujours affecté au transport des marchandises, mon domaine de prédilection à en croire l'agence d'intérim. L'ambiance s'y voulait plus détendue d'autant plus que les pauses y étaient fréquentes, surtout lorsque nous faisions malencontreusement tomber un carton de bières... Au final, j'avais travaillé six semaines sans discontinuité, me laissant quinze jours de répit bien mérité à la mi-août avant de reprendre le cours de mes études.

Le retour aux affaires s'avéra beaucoup plus compliqué que prévu. La couleur brunâtre de ma peau, héritée plus de mon labeur torse nu dans le complexe d'échafaudage que de temps passé sur les plages, me ramenait sans cesse à l'époque désormais révolue de mes vacances. Malgré une répartition homogène de mon temps, à parts égales entre travail et farniente, j'éprouvais une sensation de manque. Et surtout, je n'avais pas ouvert un seul manuel scolaire de tout l'été, privilégiant le travail manuel rémunéré à celui moins vénal de l'intellect. Il apparaissait logique que la facture, avec le sentiment de lassitude qui l'avait accompagné, me rattrapât en ce début de mois de septembre. J'avais sans doute perdu une partie de mon énergie en cours de route. Et mes rêves d'ingénieur informaticien semblaient révolus à jamais. Mon parcours parallèle, loin de la noblesse d'une classe prépa, m'en séparait déjà à l'évidence. Evidemment, j'avais toujours l'opportunité de l'atteindre en obtenant un D.E.A. ou un D.E.S.S.. Toutefois, ces deux diplômes sanctionnaient cinq années d'étude après le baccalauréat. Il m'en restait donc quatre pour vivre mes rêves. Or, en ce début d'année universitaire, pour la première fois de ma vie, je doutais de mes capacités intellectuelles et de mon courage. Du moins le croyais-je. Après tout, le fait d'avoir emprunté cette voie témoignait déjà d'un manque de force de conviction de ma part. J'imaginais des chemins parallèles, plus courts et surtout moins contraignants. Et après m'être confronté à la réalité du monde du travail et à la monnaie sonnante et trébuchante qui en résulte, la perspective d'études prolongées me mettait de plus en plus mal à l'aise. Une autre solution était peut-être possible. J'abordais ma seconde année de D.E.U.G. en plein doute.

En dépit de tous mes bons sentiments, j'éprouvai les pires difficultés à me relancer ; mon cerveau, toujours au repos, annihilant tous mes efforts. La motivation n'étant pas au rendez-vous, les diverses soirées et propositions m'éloignant du droit chemin n'avaient pas grand mal à s'imposer dans mon emploi du temps. Je tentai coûte que coûte de faire bonne figure en continuant à fréquenter assidûment les bancs de l'université mais je devais reconnaître que trouver le chemin de la faculté devenait de plus en plus difficile. Parfois, les vapeurs d'alcool

et la fumée de cigarette ne s'étaient pas encore totalement dissipées à l'aube et il fallait rassembler tout mon courage pour me faire violence. Ces efforts ne se voyaient en plus jamais récompensés, avec comme seule prime des maux de tête plus violents à la fin de la journée. Au bout d'un mois, je dus reconnaître que j'avais plus l'impression d'avoir endossé le costume d'un masochiste que celui d'un étudiant. Mais une fois le train parti, il devenait de plus en plus dur de le rattraper. Je surnageais du mieux que je le pouvais mais l'écart ne cessait de croître avec le groupe des « réguliers », ceux qui se donnaient la peine de suivre les cours. Car même si je m'astreignais encore à cette discipline de fer en faisant « don » de ma personne aux différents professeurs de deuxième année, mon intellect ne m'accompagnait guère plus qu'en de trop rares occasions. Et cet effort apparaissait comme ultime. J'en étais arrivé au point de ne même plus relire mes cours. Quant à mes livres, je les avais abandonnés depuis belle lurette, à moins que ce ne soit l'inverse. Que m'était-il arrivé ? Une seule chose s'imposait comme une évidence à mes yeux : je n'étais pas en état de répondre à cette question. D'ailleurs, je n'étais pas en état pour grand-chose.

Mes parents ne purent m'aider à me secouer car je sus donner le change à merveille. Après tout, j'allais en cours et les rares week-ends où je rentrais, j'évitais soigneusement de leur faire profiter de mon nouveau jeu de jambes, plus titubant que jamais. Au contraire, je leur parlais des cours et de l'ambiance de la faculté, me moquant même de tous les imbéciles ayant dû refaire leur première année. Je tentais au possible de conserver un ton sûr voire même condescendant envers les fainéants – parmi lesquels je figurais désormais – qui peuplaient les bancs de la faculté. De même, je ne me risquais pas à sortir ces jours-là avec mes nouveaux camarades, tentant même de renouer le contact avec mes amis historiques dont les relations s'étaient pour le moins distendues. Ainsi, aux yeux de tous, je demeurais l'élève studieux et modèle, la référence universelle. Tous ou presque. Seul mon frère sut me percer à jour. Peut-être le fait d'avoir exploré ces pistes avant moi lui permettait-il de repérer plus facilement ses semblables. Pourtant âgé de seulement quinze ans, il possédait en la matière un C.V. plus important que le mien, en dépit de tous les efforts parentaux pour le préserver. J'avais grâce à un échange vif mais instructif avec lui de bons espoirs d'espérer. Vu son parcours exemplaire, mes parents auraient dans un avenir très proche beaucoup plus de raisons de se pencher sur son cas que sur le mien. Je possédais encore quelques mois de répit -au moins jusqu'aux partiels- avant d'être démasqué. On se rassure comme on peut.

La suite ne fut pas des plus glorieuses pour moi. Je finis par tomber dans les abysses qui me tendaient désespérément les bras. De fait, mes apparitions en cours se firent de plus en plus épisodiques, se limitant de toute façon à de la figuration. Même quand mon enveloppe charnelle daignait pointer le bout de son nez sur les bancs de la faculté, mon intellect demeurait aux abonnés absents. Les quais de la Fosse ou le quartier Bouffay, mes lieux de débauche de prédilection, me voyaient bien plus souvent que la Houssinière, le site de la faculté des sciences. Mais résumer ma vie à mes sorties nocturnes serait mentir. J'avais également une vie diurne. Aussi, le *Takoma*, le disquaire nantais de référence, la patinoire du Petit Port ainsi que son bowling voire même sa piscine, l'*UGC Appolo* et ses séances de cinéma *low cost* à dix francs, le *Katorza* et ses salles obscures aux tarifs également avantageux ou encore les sorties le long de l'Erdre prenaient une place importante dans mon planning. Forcément, avec toutes ces activités, je n'avais plus beaucoup de temps pour me consacrer à mes études. Sans compter que mon rare temps libre était occupé à jouer aux jeux

vidéo avec mes nouveaux compagnons de galère, qui se montraient presque aussi laborieux que moi. Mes parents avaient pris l'excellente initiative de m'équiper d'un ordinateur pour me faciliter la vie au quotidien, m'évitant ainsi de fréquenter les salles d'informatique de la faculté pourtant bien dotées mais régulièrement bondées. Ils étaient loin d'imaginer l'utilisation détournée que j'allais en faire et les heures passées sur *Fifa 96*, le jeu qui allait révolutionner ma vie. De plus, certains de mes acolytes, dont certains aux parents fortunés, possédaient la *Playstation* avec un catalogue de jeux assez impressionnant pour une console d'à peine un an. Cela faisait autant de raisons de demeurer éloigné du lieu de perdution que constituait l'université. Et en y réfléchissant bien, en squattant mon ordinateur à longueur de journée, je me formais à l'informatique. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La claque reçue dans la froideur du mois de janvier sonna comme un uppercut. Je demeurai groggy face à la fiche de notes, me montrant incapable d'une quelconque réaction. Plusieurs membres de ma bande pouffaient de rire autour de moi, cherchant le cancre parmi les cancre. Si je pouvais pavoiser en partie puisque certains obtenaient des notes similaires aux miennes, alors qu'ils venaient de refaire leur première année, ma moyenne globale aurait dû m'appeler à plus de modestie. Les notes se révélaient toutes plus catastrophiques les unes que les autres. Le couperet était tombé. Après quatre mois de « glande », comment pouvait-il en être autrement ? Pourtant, la seule panique qui m'envahit concernait la réaction de mes géniteurs. Après tout, ils croyaient en moi et finançaient à la base mes études plus que mon oisiveté et ma débauche. La réaction allait être sanglante. Dans un bref instant de lucidité, au détour d'un reflet dans une vitre, je pus apercevoir le fantôme que j'étais devenu. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Mes cheveux, gras et aux nœuds multiples, m'arrivaient désormais presque aux fesses alors que je les avais toujours portés courts. Quant à ma barbe, je n'arrivais même plus à me souvenir du dernier coup de ciseaux qu'elle avait rencontré. Même à la dérobée, l'image que me renvoyait ce simili-miroir ne se révélait pas du tout flatteuse. En un an et demi, j'avais considérablement changé. Mais je savais pertinemment que je possédais les ressources pour rebondir. En quelques secondes, j'avais arrêté de m'avachir, redressé la tête ainsi que les épaules et bombé le torse. Nous nous trouvions à mi-parcours. Je pouvais reprendre en main mon destin et le cours de l'histoire à tout instant. La licence informatique devenait subitement à portée de main. Ce fut précisément à ce moment-là qu'Alex, le leader de notre troupe, nous livra le fruit de sa méditation :

- Je ne vois qu'une chose à faire les gars pour célébrer pareille débandade : une bonne chouille pour nous mettre minables !

Sa proposition fut accueillie par des vivats plus que virulents. Au milieu de ce tumulte, je ne pouvais que me rallier à la majorité bruyante. Après tout, pour oublier ce marasme, je n'envisageais pas de meilleure solution. Il ne me restait dès lors qu'à donner de la voix avant de jouer du coude.

A cette occasion, je pus renouer avec ma carrière de boxeur, trop rapidement avortée. Passablement éméché, j'en étais venu aux mains avec un total inconnu qui avait commis comme unique erreur, celle de se retrouver sur mon chemin. Avec les encouragements autour de moi, j'avais plus que défendu ma peau ressortant vainqueur de ce duel. Mais au petit matin, seuls quelques taches de sang, des ecchymoses et un nez douloureux m'avaient rappelé cette

campagne victorieuse. J'avais plus dû compter sur les souvenirs des autres pour reconstituer le fil de la soirée. Et un sentiment de fierté avait fini par me gagner. Il me tardait même de récidiver.

Les vociférations de mes parents n'y changèrent rien. Je demeurais blotti dans mon trou, le sourire aux lèvres. Mon nouveau monde apparaissait si merveilleux que je n'imaginais pas pouvoir le quitter un jour. Peu ou pas de contraintes. Des fêtes, des amis à foison, des substances licites et/ou illicites, des petites amies d'une nuit ou plutôt d'un matin, des jeux vidéo, quelques bagarres et un peu de sport pour pouvoir suivre l'allure. J'étais en train d'embrasser une nouvelle carrière, à mi-chemin entre *gamer* professionnel et pilier de bar. Evidemment, le hic, car il y avait un hic, résidait dans la non-rémunération de mon activité. Et pourtant, je ne comptais pas mes heures, me dévouant corps et âme à ma nouvelle vie. Les mots doux, jusqu'alors la norme au sein du foyer parental, se muèrent rapidement en noms d'oiseaux. Des voix résonnèrent dans toute la maison. Mes parents me reprochaient ce surcroît de soucis alors qu'ils en avaient déjà bien assez avec l'être qui me servait de frère. Je volais en éclat, ivre de rage, leur disant que moi aussi j'avais bien le droit à un peu d'attention de leur part et de sortir, pour une fois, des sentiers battus. De mon mètre quatre-vingt, je les toisai du regard. Enhardi par un sentiment de puissance jusqu'alors inconnu, renforcé par un sentiment de culpabilité et une mauvaise foi évidente, je leur crachai mon venin avec toute la condescendance que me permettait mon éducation. Mon argument-choc demeurait fort simple. Même en échec scolaire en D.E.U.G. 2, je continuais toujours à détenir le statut du plus érudit en cette maison. Bien entendu, je passais sous silence mon absence totale de travail, reconnaissant tout juste un laisser-aller temporaire. Mais mes parents n'étaient pas dupes. Je laissais transparaître beaucoup plus d'informations que je ne voulais le croire. Pour une personne extérieure, le changement semblait radical, presque inexorable. D'ailleurs, pour m'éviter cette humiliante confrontation, j'avais drastiquement réduit le nombre de visites à mes parents. Quant à mes amis d'enfance ou de lycée, j'avais largué les amarres depuis belle lurette, n'ayant plus donné suite à leurs SMS ou à leurs invitations sur ma boîte vocale. Même mon frère, avec qui je n'avais jamais vraiment su m'entendre, s'éloignait de moi. On aurait pu penser que nos trajectoires, qui se croisaient enfin, auraient pu nous rapprocher mais il n'en était rien. Pour lui, mon comportement apparaissait puéril et infondé. J'étais devenu à ses yeux un enfant gâté qui jouait à avoir des problèmes. Surtout, je lui apportais une nouvelle concurrence dont il se serait bien passé. A l'heure du bilan, j'aurais dû m'apercevoir que je demeurais plus que jamais isolé ; une nouvelle solitude dont j'aurais pu me passer aisément, et dans laquelle je m'étais laissé enfermer. Pourtant, je me trouvais aveuglé par la multitude d'amis qui trainait derrière moi ou plutôt qui m'entraînait à eux. J'aurais dû me rendre compte que la profondeur de notre amitié résidait en grande partie en l'hospitalité de mon studio et à la générosité de ma carte bleue. Cette dernière était alimentée par l'argent qu'avaient placé mes parents durant mon enfance sur mes livrets, par mes six semaines de travail et par un virement parental pour subvenir à mes besoins. Je n'avais pas le profil d'une victime. D'ailleurs mes amis ne profitaient pas vraiment de moi, ils m'entraînaient juste dans leur folie. Et je leur en étais reconnaissant.

Evidemment, à la fin du mois de mai, j'avais perdu une grande partie de ma fierté en même temps que s'était vidé mon compte en banque. Je découvris que la vie étudiante avait un prix d'autant plus depuis que mes parents avaient décidé de me laisser le minimum vital, presque

calculé au franc près. Il n'était plus question pour eux de financer mes virées nocturnes. Dans un sursaut d'orgueil désespéré, je décidai même de boycotter une grande partie de mes examens terminaux, certain du résultat. J'avais ainsi le sentiment à chaud de quitter l'arène la tête haute. A l'heure du bilan, la tête froide et reposée, je devais pourtant bien admettre le fiasco total de ma deuxième année universitaire. Dans la colonne des points positifs, je n'avais pas grand-chose à cocher. Si j'avais su déjouer les pièges de la première année, je n'avais pas su réitérer mon exploit deux années de suite. Et pire que tout, je subissais pour la première fois de ma vie, l'échec. J'allais connaître les joies, comme des milliers d'élèves et d'étudiants avant moi, du redoublement ou plutôt de faire une seconde année de D.E.U.G, en langage politiquement correct. Avec des finances au plus bas, il ne me restait plus qu'à faire le tour des agences d'intérim. Je comptais aussi me ressourcer et faire le vide autour de moi. Perdre une année de sa vie demeurerait une expérience plaisante mais j'allais devoir trouver le moyen d'éviter toute récidive. De toute façon, l'université ne me laissait guère de choix. Elle donnait la possibilité d'une troisième année pour obtenir le diplôme Bac +2 mais certainement pas une quatrième. Ayant déjà usé de mon joker, je n'avais désormais plus le droit à l'erreur. Cette situation me convenait. Après tout, c'était sous pression que je fonctionnais le mieux. Et à part celle de la bière durant l'année, je n'en avais pas connu d'autres. Il était temps que cela change. Je ne pouvais pas éternellement fuir ce truisme.

En attendant cette métamorphose, j'allais pouvoir m'ancrer à nouveau dans la réalité par le biais du monde du travail. Entre le permis de conduire et la vie en mode festif, mes finances se trouvaient au plus bas. Là encore, j'avais pris une direction inverse de celle que j'avais consciencieusement suivie depuis l'enfance. Grâce à l'expérience accumulée l'année passée, je n'avais plus besoin de faire mes preuves auprès de l'agence d'intérim qui m'envoya directement reprendre du service auprès de la grande surface à laquelle j'avais prêté mes bras pendant trois semaines d'été. Cette nouvelle expérience ne fut même pas contrariée par les examens de deuxième session, de la mi-juin à la fin du mois, auxquels je ne me pris même pas la peine de me présenter, conscient de mon incapacité à les passer. Ainsi, je disposais de trois mois pleins pour tenter de me remettre en question et repartir du bon pied.

De même, je ne pus m'abstenir d'une saine et franche discussion avec mes parents. Même si j'étais majeur, je dépendais toujours d'eux financièrement et je trouvais normal de devoir leur rendre des comptes. Je pris l'engagement de me remettre au travail et d'éviter à l'avenir de pérorer. Ils n'avaient que moyennement apprécié la petite séance d'humiliation narcissique à laquelle je m'étais livré quelques mois plus tôt. Ils me rappelèrent à mes obligations, tout en me disant qu'ils avaient assez de soucis avec Ludovic. Ce dernier s'était perdu dans un certificat d'aptitude professionnelle de boulangerie imposé par mes parents. A désormais seize ans, il allait tenter de suivre une autre formation de son choix, un C.A.P. agricole option travaux paysagers. La décision me surprenait car il ne s'était jamais porté volontaire pour entretenir les haies, tondre la pelouse ou aider d'une manière quelconque dans le jardin. Je ne savais même pas qu'il pouvait se mouvoir dehors en plein jour. A en juger par son teint plus que pâle, on pouvait sérieusement en douter. De toute façon, vu les maigres rapports que j'entretenais avec lui, je n'avais aucune raison d'être affecté. J'avais mes problèmes et il n'avait pas été tendre avec moi à ce sujet. Après avoir fait amende honorable auprès de mes parents, il ne restait plus qu'à mettre en application mes engagements. Je décidai de

commencer en douceur en reprenant tout simplement le chemin de la médiathèque pour y emprunter un unique livre, un classique d'Herbert George Wells, *La guerre des mondes*. Il fallait avant tout reprendre le goût de l'effort, comme de commencer et de finir un ouvrage, activité à laquelle je ne m'étais pas livré depuis des années en dehors des manuels scolaires. Cela pouvait sembler dérisoire mais je devais reprendre les bases. Je préférais ne pas me précipiter sur mes cours au risque d'aller au-devant d'une grande désillusion. Avec le travail physique qui m'attendait, auquel je n'étais plus habitué, mon objectif paraissait abordable. En regagnant de la confiance, des ailes ne tarderaient pas à me pousser de nouveau dans le dos. C'était mon intime conviction.

Les vacances, loin d'être idylliques, passèrent toutefois assez rapidement à peine entrecoupées par quelques jours de repos entre deux missions. Je n'eus toutefois pas à changer d'employeur, ce qui était fort appréciable. Au total, cela représentait huit semaines de travail et donc de paye. Comme l'an passé, j'eus à cœur de réserver mes deux dernières semaines de congé au repos. Avant de reprendre, il fallait faire une coupure et évacuer tout le stress de l'année. Je profitai de l'occasion pour tenter de renouer avec mes amis historiques mais l'expérience, bien que plaisante, ne put aller jusqu'à son terme ; nos trajectoires s'avérant dorénavant bien différentes. Nous nous fîmes néanmoins la promesse de garder le contact. Celle nouvelle avait rasséréner mes parents, inquiets jusqu'alors par mes nouveaux amis de la faculté. De même, mon nouveau style de vie avait atteint un autre objectif, celui d'apaiser les tensions de la maison. Même mon frère, motivé par sa nouvelle formation à venir, semblait métamorphosé. Après avoir réussi à terminer dans la douleur mon livre de science-fiction, pourtant passionnant, dans le pic de l'été, j'avais entrepris de me lancer dans le best-seller *Les fourmis* de Bernard Werber. Paradoxalement, j'avais eu énormément de difficultés à reprendre goût à la lecture, m'imposant l'épreuve d'essayer de lire un peu tous les jours. Mais à la fin de *La guerre des mondes*, j'avais cette sensation unique de bien-être teinté de soulagement. Je me sentais bien d'avoir atteint mon objectif tout en étant apaisé d'avoir terminé. Je comparai cet acte à celui d'une course à pied où l'on éprouve parfois des difficultés à se motiver pour partir mais où l'on ressent une jouissance une fois rentrée avec l'esprit reposé. Il fallait donc que je conserve les bénéfices de cette remise en forme intellectuelle. Je consacrai ainsi ma dernière semaine à préparer ma deuxième année de D.E.U.G avec la ferme intention de me présenter aux examens et de les réussir. Assurément, la coupure d'été m'avait fait le plus grand bien, le refuge parental m'ayant permis de mettre de la distance avec ma vie nantaise tumultueuse et les nouveaux amis qui s'y rapportaient. Il ne me restait dès lors qu'à capitaliser mes efforts. J'avais hâte d'en découdre.

Chapitre 5 : Les prémices du bonheur

Les premiers jours allaient servir de test pour ma motivation. Me retrouver avec mes anciens camarades dans mon ancien repaire pouvait être assimilé à l'alcoolique retournant dans son bar enfumé préféré après une abstinence de trois mois. Certains de mes amis avaient réussi tant bien que mal à intégrer la licence tandis que d'autres, jusque-là à la traîne, me rejoignaient en deuxième année. Et je demeurais toujours dans le même studio. Les habitudes allaient difficilement être cassées. Mais je savais pertinemment que c'était un mal nécessaire. Je devais, tel un toxico en cure de sevrage, couper les ponts avec mon passé. Evidemment, passer de la théorie à la réalité allait se révéler bien plus délicat que prévu. Dès le premier jour, il fut décidé à l'unanimité de fêter nos retrouvailles et le début de l'année scolaire. Je ne pouvais quand même pas manquer cela, sous prétexte d'une vie ascétique.

Les semaines suivantes défilèrent à toute vitesse, entre les fêtes et les études. Je tentais de concilier les deux sans toutefois parvenir à faire pencher la balance d'un côté. Mais ce mode de vie intense montra très vite ses limites. Et avec l'arrivée imminente des examens, je me trouvais confronté à un terrible dilemme. Soit je choisisais la voie festive, soit j'optais pour la voie de la sagesse. Fatigué de mes errements passés, je sus faire le bon choix, en me concentrant sur l'essentiel, à savoir mes examens du premier semestre. En dépit de mon maintien en deuxième année, je n'avais pas pu m'avancer en décrochant quelques modules. Entre mon apathie à l'effort et mon défaut de présentation aux examens, je n'avais pas su alléger un emploi du temps fort chargé, contrairement à quelques-uns de mes acolytes. Ne voulant pas connaître l'opprobre une deuxième année consécutive, je pris la décision de me retrousser les manches et de m'atteler sérieusement à la tâche. A ma grande surprise, certains membres de notre bande me proposèrent même leur aide et principalement Raphaël. Sous leurs airs de caïds et d'éternels fêtards, plusieurs d'entre eux s'activaient en coulisse d'où leur réussite. Et Raphaël faisait partie de ceux-là. En dépit de sa grande gueule et de son penchant festif, il n'hésitait pas à renoncer à certaines soirées ou à partir précocement, en toute discrétion, pour pouvoir continuer d'étudier en toute quiétude. Il n'y avait donc pas de hasard. Je fus un temps gagné par un sentiment de colère contre ces prétendus amis qui adoptaient la posture de fainéants avant de me raviser dans un second temps. Après tout, n'était-ce pas ce que je tentais désespérément de faire depuis la rentrée universitaire ? Je ne pouvais que me montrer admiratif envers eux et louer leur magnanimité. Ils avaient mené à bien leur projet avec plus d'aisance que moi.

Après trois mois de cours dont trois semaines de bachotage intensif, je me trouvais dans l'expectative la plus totale. Habitué à faire preuve d'humilité en attendant les résultats, tout en me montrant confiant, j'avais cette fois-là perdu tous mes repères. Des bouffées d'euphorie m'envahissaient par moments où je n'imaginais pas de faux pas après avoir fourni tant d'efforts. Mais très vite, j'étais rattrapé par un sentiment de doute me faisant sombrer dans le défaitisme. A vouloir trop jouer avec mon destin, je l'avais laissé s'échapper. Qu'allais-je bien faire de ma carcasse ? La « nouba » bien entendu ! A ces accès mélancoliques, je ne connaissais que cette dernière réponse. Epuisé à la fois par ma dernière ligne droite studieuse et par ces soirées, j'abordai le début de l'année 1997 dans un état proche de la neurasthénie. A

l'indolence d'un cerveau s'ajoutait un physique à l'abandon. Avec un brin de lucidité, j'aurais pu établir le constat de ma décrépitude. Alors que j'aspirais encore aux grands espaces l'année passée, enfilant régulièrement mes baskets pour faire un jogging, une partie de football ou de basketball, j'avais définitivement remisé mes meilleures amies, me contentant d'une paire de Doc Martens comme seul compagnon d'infortune. J'avais remplacé le temps dévolu à l'entretien de ma personne aux études, tout en continuant à participer à bon nombre de soirées. Fatalement, mon corps se remettait moins vite de mes excès, d'autant plus que je ne manquais jamais de régler le réveil pour m'éviter de manquer la moindre heure de cours qui aurait pu me sortir du droit chemin. Mon temps de récupération avait sensiblement diminué. Tout contribuait à me faire basculer dans une grosse déprime plus communément dénommée dépression. Cette dernière semblait d'autant plus s'inviter dans ma vie qu'elle avait le champ libre. Côté cœur, c'était désormais le grand désert. D'ailleurs, avec ce nouveau regard empli de lucidité dont je pouvais m'enorgueillir depuis quelques mois, je devais bien constater que ce désert durait depuis beaucoup plus longtemps que je ne l'avais imaginé, les flirts de quelques jours ou juste d'une nuit ayant masqué, en grande partie, cette solitude. Les Fabienne, Isabelle, Caroline, Laurence, Charlotte, Capucine et consœurs ne pouvaient combler un si grand vide. Nous n'étions pourtant qu'à mi-chemin et la route restant à parcourir s'annonçait plus sinueuse que jamais.

Les résultats tant attendus s'avérèrent rassurants. Certes, mes notes n'atteignaient pas des sommets mais elles avaient aussi déserté, à ma grande joie, les abysses dans lesquelles elles s'étaient réfugiées depuis un an. Je devais me servir de cette nouvelle réjouissante. Certes, je n'étais pas encore devenu un parangon de vertu mais mon mode de vie était tout de même méconnaissable en comparaison de l'année écoulée. Mes efforts avaient trouvé là leur juste récompense. Pourtant, j'accueillis cette nouvelle sans effusion de joie. A vrai dire, j'avais même l'impression que des résultats inverses n'auraient pas plus influé sur mon humeur. Je devais très certainement afficher un visage livide, loin de celui escompté en pareilles circonstances. Mes parents compensèrent ce manque d'entrain de ma part en se montrant plus que démonstratifs. Ils avaient raison de retrouver le sourire puisque mon frère semblait avoir trouvé sa voie via son C.A.P.A., rentrant enfin dans le droit chemin, à en croire mes parents. Mes relations avec Ludovic se résumant toujours à peau de chagrin, je devais me raccrocher au jugement de ces derniers. Bien sûr, tout n'était pas encore parfait mais pour la première fois depuis bien longtemps, l'espoir avait repris le dessus sur l'abattement. Et avec mon semblant de résurrection, ils commençaient à distinguer le ciel bleu à travers les nuages qui s'étaient jusque-là accumulés au-dessus de leur tête. J'aurais bien aimé participer à ce tableau idyllique mais, même si j'en étais partie prenante, j'avais du mal à afficher autant d'optimisme qu'eux. Je me consolais comme je le pouvais, en suivant avec la force d'un désespéré le cap que je m'étais naguère fixé. J'avais l'impression d'être un nageur à la dérive, luttant contre vent et marée pour atteindre la terre promise.

Je rechignais de plus en plus à participer aux soirées, préférant le silence de mon studio aux logorrhées de mes amis sur fond d'alcool. Mais Raphaël, qui s'était imposé un peu comme un mentor, finit par me persuader de sortir à l'une d'elles. Lui aussi limitait ses escapades nocturnes ou ne s'y éternisait guère, pour ne pas perdre le fil de ses études. Toutefois, de temps en temps, le besoin se faisait ressentir ; la soirée jouant alors un rôle de soupape de décompression. Sans grande conviction, je me laissai guider par lui. A environ

une heure du matin, alors avachi sur un canapé, quelques cadavres de bière à mes pieds, un de mes camarades m'extirpa d'un assoupissement à l'aide d'un coup de coude bien placé, directement dans le diaphragme.

– Hé ! Au lieu de dormir connard, mâte-moi un peu ce qui vient d'arriver ! ajouta-t-il d'une voix bruyante pour hâter ma reconnexion avec le monde des mortels.

Cette méthode radicale porta ses fruits en seulement quelques secondes. Pourtant, une nouvelle estocade, bien plus violente que la précédente, me fit à nouveau perdre le souffle. L'origine n'était pas le coude de mon ami cette fois-là mais la ravissante fille sur laquelle s'était figé mon regard. Immédiatement, je sus que j'avais trouvé mon âme sœur.

Je demeurais ainsi, estomaqué, pendant un laps de temps insaisissable, le monde ayant subitement cessé de tourner à mes yeux. Tout juste parvins-je à reprendre pied quand son regard croisa le mien. Mais à en juger par sa réaction, la réciproque semblait loin d'être évidente. Son regard avait simplement balayé des yeux dans ma direction sans s'attarder plus que cela sur le grand dadais qui lui faisait face, la bouche ouverte et la langue pendante, la dévorant littéralement des yeux. Mon monde avait basculé, pas le sien. Je tentai de mettre ce revers sur le compte de la lumière défaillante, ne me mettant guère en valeur. Mais qu'était-elle censée voir à part un chevelu, à la barbe hirsute en plein doute métaphysique ? Un jeune homme brillant, à l'avenir prometteur, qui avait juste besoin de se remettre à fréquenter un bon coiffeur. Si elle ne semblait même pas encore avoir remarqué mon existence, elle avait, en revanche, déjà bouleversé la mienne. Elle était venue mettre fin à ce qui s'apparentait à une apoplexie. Une énergie débordante, dont je n'avais même pas idée, m'envahit. Je sentais que j'aurais pu soulever des montagnes pour elle. C'était elle et personne d'autre. Si je n'avais jusqu'alors jamais cru au coup de foudre ou à l'âme sœur, ces concepts ringards sortis tout droit d'un roman à l'eau de rose, j'étais contraint de revoir ma position. Après avoir végété pendant de longs mois, l'heure de la renaissance était venue.

Pour autant, aller à sa rencontre paraissait encore une épreuve insurmontable. Je me contentais alors de l'observer, sans aucune discrétion. Elle était devenue ma drogue, mes yeux ne pouvant se détacher d'elle plus de quelques secondes sans éprouver un état de manque. Malheureusement pour moi, je n'étais paradoxalement pas assez alcoolisé ni assez désinhibé pour aller l'accoster. Mes amis s'en chargèrent à ma place, se mettant à chanter, d'abord doucement, puis très bruyamment :

– Il est amoureux, il est amoureux, il est amoureux...

Je ne fus pas gêné du tout, presque content même. Ainsi, avec cet entourage plus que visible, elle ne pouvait plus prétendre ne pas me voir. Tous nos regards convergeaient désormais vers un seul point. Je fis alors ce que j'avais à faire. Je me levai sous un tonnerre d'applaudissements et pris la direction de ma belle. Son accueil, sans être glacial, ne se montrait pas des plus chaleureux non plus. Ses joues avaient pris une teinte rougeâtre devant cette nouvelle notoriété, aussi soudaine qu'éphémère. Ses amies, pouffant de rire et se jetant des regards entendus remplis d'interrogation et d'incompréhension, l'exhortaient à aller vers moi. Assurément, nous ne pouvions nous cacher.

Dans un endroit un peu plus tranquille, je pus épancher mes sentiments. Il s'ensuivit un interminable moment de silence où Sonia – je venais juste de lui soutirer son prénom – ne semblait plus savoir où se mettre, alternant les regards appuyés sur moi comme si elle voulait sonder mon âme et les regards fuyants, dégoulinants de gêne. En face, je n'en menais pas

large non plus, me perdant dans des propos insanes. Mon cerveau m'avait lâchement abandonné, ne laissant se déverser qu'un flux de paroles aussi futiles qu'inappropriées. J'y abordai pêle-mêle mon enfance, mon avenir et mon présent. Aucune cohérence ne venait structurer mes propos. Je faisais un piètre *V.R.P.* de ma personne. Mais pris dans un élan volubile sans précédent, je ne pouvais pas m'arrêter de parler, de tout et de rien à la fois. Je sentis que si je devais relâcher mon emprise, même pour un court instant, Sonia risquait de m'échapper. Or, je ne voulais surtout pas prendre ce risque inconsidéré. Alors, contre vents et marées, je luttai pour remplir la conversation. D'ailleurs, dans mes rares moments de faiblesse, un malaise semblait aussitôt vouloir s'immiscer dans la relation naissante. Je cherchai alors à interpréter le moindre de ses signes. Une gorgée du breuvage portée à ses lèvres provoquait chez moi moult questions. Un regard flottant, ne fût-ce qu'un bref instant, nourrissait un volcan de doutes en moi. Un hochement de tête, un sourire, un haussement d'épaules... Il y avait trop de signaux à décortiquer. Et je devais avant tout me concentrer sur ma diction. J'avais envie de la serrer dans mes bras, de l'embrasser et de l'extirper de cet endroit pour pouvoir lui faire quantité de choses inavouables. J'avais trouvé ma Déesse mais pas encore le moyen de la conquérir. Mais je possédais encore de longues heures devant moi pour peaufiner ma stratégie.

Au petit jour, je ne savais plus sur quel pied danser. Sonia semblait avoir soufflé le chaud et le froid avec moi une bonne partie du temps. Tantôt loquace, tantôt austère, elle avait su distiller le doute. Si elle avait passé un long moment avec moi, je n'avais finalement pas eu la goujaterie de la monopoliser jusqu'au petit matin. Toutefois, l'impression demeurait relativement bonne puisqu'elle ne s'était pas enfuie en courant. Mieux, elle avait même régulièrement souri à mes propos voire franchement ri par moments. Elle avait fini par se livrer aussi, mettant fin au supplice de mon monologue inaugural. Et d'emblée, elle m'avait livré son âge, dix-sept ans, qui contrastait fortement avec son apparente maturité. Sonia n'avait pas encore acquis le statut envié d'étudiante puisqu'elle se trouvait en première, dans la filière littéraire précisément. De fin d'année, elle allait ainsi sur ses dix-huit printemps. Pour autant, ses conversations se rapprochaient plus des nôtres que des miennes à son âge. Ses longs cheveux blonds, ses yeux verts, son large sourire, sa taille de guêpe et ses jambes interminables... Je demeurais sous le charme. Rien n'aurait su ébranler son aura. Je dus me contenter d'une bise en guise d'au revoir avec tout de même le Saint-Graal dans ma poche : son numéro de portable. Je dus bénir plus de mille fois Raphaël qui, non seulement, m'aidait dans mes études mais aussi dans ma vie sentimentale, en m'ayant fortement incité à participer à la soirée. Une dette à vie, que je comptais bien honorer, se profilait à l'horizon. Je rejoignis mon modeste studio le cœur léger, avec la sensation que le monde m'appartenait. Cette sensation de bien-être absolu, ne m'avait plus habité depuis longtemps. Aussi me délectai-je de ce moment. La faculté, mon avenir, plus rien ne m'apparaissait insurmontable. Avec Sonia à mes côtés, *Hulk* n'avait que bien se tenir. Je pouvais terrasser n'importe qui. A commencer par le chien qui avait laissé une partie de lui sur le trottoir que mon pied venait tout juste de rencontrer. Mais là encore, je pris soin de ne pas m'appesantir sur ce détail. Au contraire, je remarquai que le pied béni était le gauche. Décidément, j'avais la « baraka ». Rien ni personne ne pouvait m'arrêter. Le Frédéric 2.0 arrivait. Et il s'annonçait d'ores et déjà comme un grand cru.

Les jours qui suivirent m'apportèrent leurs lots d'espoirs et de déceptions. Un peu à l'image de notre premier rendez-vous impromptu, Sonia semblait alterner des signaux tantôt positifs tantôt négatifs, que j'étais censé décrypter. Pourtant, j'avais effectué des efforts notables de présentation en me débarrassant de ma barbe ou encore de ma chevelure échevelée, non sans avoir versé une petite larme. Je faisais de la sorte une croix sur une partie de mon existence. Pour autant, je n'allais pas non plus donner dans le mélodrame. Il n'était nullement question de se montrer mélancolique envers une partie de ma vie que j'aspirais désormais à oublier. Tout juste éprouvai-je un léger pincement de cœur en voyant un de mes amis prendre plaisir à me raser la crinière. Pour la barbe, j'avais décidé de procéder par étapes. Ainsi, je la conservais, mais en version *light*, en attendant de me prononcer sur sa totale disparition. Rien qu'avec les cheveux, le changement se voulait flagrant. La métamorphose était en cours. Et Sonia ne pourrait désormais résister à mon charme ravageur. A moins qu'elle ne préférât le style baba-cool. A nouveau, je me trouvais pétri de doutes ; du moins en partie. Aussi paradoxal que cela pouvait paraître, j'étais persuadé que Sonia n'allait pas résister longtemps à mes avances. Pour autant, chaque jour me faisait craindre le pire par petits pics mais sans entamer durablement la tendance de fond, tournée vers le positivisme. Selon moi, elle jouait purement et simplement un jeu de rôle. Elle avait pour mission de ne pas succomber tout de suite pour laisser s'installer entre nous un jeu amoureux particulièrement jouissif. Elle se faisait désirer ce qui ne faisait qu'accroître mon excitation. Sur le long terme, notre union était inscrite. J'en demeurais persuadé. Mais, pris dans les tourments de ce jeu amoureux, je n'étais pas à l'abri de quelques coups de griffes de sa part, me faisait à peine douter du dénouement final de la saynète dans laquelle nous nous produisions chaque jour.

Pour la convaincre de la pertinence de son choix, j'avais cessé mes discours emphatiques. Je ne tenais pas à ce qu'elle me prenne pour quelqu'un que je n'étais pas. J'ignorais, en même temps que je la déplorais, cette habitude typiquement masculine de vouloir plastronner face au sexe opposé. Cette attitude se révélait à la fois puérile et contre-productive. J'avais pourtant maintes fois entendu que la sensibilité constituait l'arme numéro un pour séduire une demoiselle. D'ailleurs, un de mes acolytes nous avait même conté qu'il s'était fait passé pour un gay au lycée dans l'unique but de « serrer » le plus possible de filles. Il avait éprouvé et peaufiné sa technique au fil du temps. Après avoir accepté de faire du shopping, d'aider au maquillage, de tester divers parfums et d'avoir évoqué son mal-être par rapport à sa sexualité, la fille lui demandait fatalement s'il n'éprouvait vraiment rien pour le sexe opposé. A cette question, il lui suffisait de répondre par des boniments d'usage, évoquant justement ses doutes face à la fille en question. Après être passé à l'acte, il affirmait être vraiment sûr de ses penchants sexuels, s'évitant les affres d'une rupture et ne se compromettant pas auprès des autres filles. Il pouvait ensuite continuer son jeu pour augmenter son tableau de chasse. J'ignorais la véracité de ses propos, sans doute exagérée ou romancée, mais ce camarade de cours ne figurait pas dans le haut de ma liste de mythomanes. D'ailleurs, personne n'avait remis en cause son histoire. Nous nous étions tous contentés de le congratuler vivement à grand renfort d'expressions plus démonstratives les unes que les autres : « Trop cool le gars », « Et franchement t'as assuré », « Putain t'as eu une putain de bonne idée » ou encore : « On a trouvé le génie parmi les génies. ». Certains proposèrent même de lui ériger une statue. Ayant trouvé son âme sœur parmi ses victimes, il avait par la suite remisé son costume

d'homosexuel pour aborder fièrement son hétérosexualité aux bras d'une jeune demoiselle au fort joli minois. Cet exemple illustre bien qu'il ne servait à rien de faire son faraud. Laisser le charme agir en se livrant demeurait la meilleure des stratégies.

Au bout de quelques semaines, je continuais de languir dans l'incertitude. Notre parade amoureuse souffrait de son statut de lycéenne. Nos entrevues se révélaient limitées du fait d'emplois du temps discordants. De même, lorsque nous parvenions enfin à nous voir, nous nous trouvions souvent entourés par ses amis ou les miens. Trouver un peu d'intimité en sa compagnie relevait du miracle, d'autant plus que nous n'étions pas vraiment ensemble. Seuls les week-ends se montraient propices à de véritables rencontres. Mais là encore, nos bandes respectives ne se trouvaient jamais très éloignées. La situation se révélait d'autant plus frustrante qu'elle refusait que l'on sortît de notre côté tout en privilégiant ma compagnie lorsque nous nous retrouvions en groupe. J'évacuais la déception de cet amour inassouvi en bâchant mes examens comme je ne l'avais encore jamais fait. Loin d'être tourmenté par cette étrange conjoncture, je me voyais octroyer un surcroît d'énergie insoupçonnée. J'éprouvais le sentiment d'être à jour dans tous mes dossiers et que tous les voyants autour de moi étaient subitement passés au vert. Je fis mien le célèbre slogan de François Mitterrand, lors de sa première campagne présidentielle triomphale, la « force tranquille ». Je m'affirmais doucement, sans ostentation.

Si ma métamorphose suscitait l'admiration de mes parents et de mes professeurs, elle ne bénéficia pas de la même aura parmi ceux que je croyais encore être mes proches. Bon nombre d'amis prenaient ainsi leurs distances avec moi. N'étant plus aussi présent qu'auparavant, ne payant plus de tournées et n'offrant plus mon studio aux squatteurs, je devins progressivement *persona non grata*. Ainsi, les soutiens de mes proches se montraient loin d'être indéfectibles. Aussi recevais-je régulièrement des réflexions sur mon changement lorsque je refusais de les suivre : « Vois comment il a changé celui-là ! », « Alors ça y est, t'as définitivement retourné ta veste ? ! » ou bien encore : « Tu ne vas pas encore nous lâcher ? ». Partant d'un écheveau inextricable, nos chemins prenaient à présent des directions contraires.

Mais j'en avais terminé avec ma vie de patachon. Cet engagement assumé découlait directement de ma rencontre avec Sonia. Et il allait trouver sa juste récompense avec l'arrivée du printemps puisque ma fleur daignait enfin à s'épanouir pleinement. Sonia, après bien des attermoissements, avait finalement pris sa décision. Comme je l'avais toujours su, nos chemins convergeaient désormais. Au début du mois d'avril, j'avais envie de crier mon bonheur aux yeux du monde. Tout ce que j'avais pu espérer, imaginer, rêver, convoiter, souhaiter et fantasmer se trouvait bien en deçà de la vérité. Si j'avais émis de temps à autre quelques doutes sur le fait qu'elle soit mon âme sœur, ils s'étaient tous envolés au premier baiser. Nous allions vivre, souffrir, sourire, pleurer ou bien encore vieillir ensemble. Nos cœurs avaient fusionné. A force de multiplier nos entrevues et nos discussions endiablées, nous nous étions rendu compte que nous possédions beaucoup de valeurs communes. De même, nous partagions la même vision de l'avenir. Tout concordait pour nous rendre inséparables. Du moins sentimentalement. Car entre ses parents et le lycée, il existait quelques obstacles à notre amour.

Son père et sa mère ne se montrèrent guère ravis de voir un jeune homme de presque vingt-et-un an débarquer dans leur vie pour leur voler leur petite dernière. Sonia avait en effet deux sœurs aînées, de vingt-deux et vingt-six ans, déjà parties de la maison. Alors que la plus ancienne, Muriel, avait déjà fondé son foyer, la cadette, Virginie, poursuivait des études hors du giron familial. De fait, Sonia apparaissait comme le dernier rempart à leur face-à-face morbide jusqu'à l'au-delà. En effet, l'ambiance ne paraissait pas être au beau fixe entre ses parents qui semblaient vouloir contenir le désir d'envol de leur dernier bébé le plus longtemps possible tant pour son bien que pour le leur. Mais même si je faisais fi de leur opinion, je ne pouvais en faire abstraction. N'ayant pas atteint sa majorité, Sonia devait se soumettre au bon vouloir de ses géniteurs. Et par la force des choses, moi aussi. En outre, elle n'était qu'en première et ses parents tenaient, fort logiquement, à ce qu'elle finisse ses études. Envisageant à l'origine de suivre un brevet de technicien supérieur de tourisme, elle avait opté pour la filière littéraire. Pour autant, ses résultats ne laissaient rien augurer de bon, la seconde ayant été franchie de justesse malgré un redoublement en troisième censée la préparer au mieux au lycée. Et en première, elle surnageait plus qu'autre chose, désespérant ses professeurs qui continuaient malgré tout à l'encourager. Elle-même ne savait plus trop quoi vouloir faire de sa vie à mesure que son projet prenait forme. Des sigles venaient se rajouter au premier. On lui parlait de B.T.S. V.P.T. (ventes et productions touristiques) ou A.G.T.L. (animation et gestion touristiques locales) et d'autres tout aussi barbares dont elle ne se souvenait même plus. En somme, plus l'échéance se rapprochait et moins elle travaillait, sans doute inconsciemment pour retarder l'heure de vérité. Il est parfois bon de demeurer un élève avec un emploi du temps bien huilé et un cadre solide même si on aspire à plus de liberté. Surtout, elle semblait lasse de son C.D.D. scolaire qu'elle effectuait depuis quatorze ans déjà. Trois voire quatre ans de plus sur les bancs de l'école, avec l'échec de la première qui se précisait, lui semblait insurmontable. Elle aspirait à gagner sa vie le plus rapidement possible pour pouvoir quitter son étouffant foyer. Et forcément dans ce tableau loin d'être idyllique, j'apparaissais plus comme celui qui allait la dévoyer que comme celui qui allait la sauver.

Pour autant, notre union résista aux pressions de tout ordre. Et au début du mois de mai, nous étions plus inséparables que jamais. Nous passions tout notre temps libre ensemble, parlant de tout et de rien, comme n'importe quel couple. Par contre, d'emblée, j'avais placé l'obtention de mon D.E.U.G. comme prioritaire. Aussi, si l'échange de baisers était devenu notre sport national, je n'en oubliais pas pour autant mes études tout en poussant Sonia à se remettre au travail. De mon point de vue, elle ne pouvait pas se permettre de « lâcher » son année, en zonant dans mon studio. Je nourrissais le secret espoir de la voir adopter ma cadence de travail. Ceci aurait bien entendu pour effet de préparer notre avenir mais aussi de rassurer ses parents sur le bienfondé de notre amour. Loin de vouloir précipiter Sonia dans sa chute, j'allais, au contraire, la remettre en selle. Cette stratégie m'assurerait sinon la confiance, au moins le respect, de ses parents. Nous y avions tous à gagner. Et de toute façon, je n'avais plus de joker. Je devais coûte que coûte obtenir mes examens pour envisager l'avenir avec un peu plus de sérénité. Sonia allait devoir suivre le mouvement.

Et il s'accéléra de fait pour atteindre son apogée durant la deuxième semaine de mai, marquant le début des examens. Et Sonia, conformément au scénario envisagé, se mit à jouer le jeu, remobilisant ses neurones afin de sortir la tête de l'eau. Dans les matières scientifiques,

ce fut un régal pour moi de l'aider. A vrai dire, j'avais du mal à croire que le niveau fût si faible ; la règle de trois permettant de s'en sortir allégrement. Notre moteur se trouvait en permanence alimenté par le fruit de notre amour. Ce combustible libérait en nous une énergie inépuisable qui nous permettait de relever avec une facilité déconcertante notre challenge. Ainsi, je pus me présenter sans appréhension aux examens terminaux, mettant en évidence le slogan dont j'avais désormais fait ma devise, « la force tranquille ». Cela changeait des autres années où le sentiment inconfortable de ne pas être suffisamment préparé venait, à coup sûr, m'habiter. Moins d'un mois après le début des examens, les délibérations du jury vinrent confirmer mes intuitions. J'avais cartonné à la session de juin mais pas assez pour relever le niveau général des deux années. Au total, j'obtenais mon D.E.U.G. avec une moyenne plus qu'honorable de onze. Surtout, je pouvais envisager en toute sérénité mon année de licence. Mes rêves, un temps ensevelis, se remettaient à prendre forme. Le même constat pouvait être établi concernant mon âme sœur. Ses notes reprenaient des couleurs au fur et à mesure que le printemps nous faisait profiter des siennes. Si son premier trimestre se révélait tout juste passable, la deuxième partie de l'année s'était nettement moins bien déroulée avec deux points en moins de moyenne générale. Mais le troisième trimestre vint solder ce déclin avec des notes nettement supérieures, proches de douze, permettant à Sonia d'atteindre la moyenne sur l'année et de rallier la classe supérieure ; chose inenvisageable quatre mois plus tôt, au moment de notre rencontre. Notre coup de poker avait parfaitement réussi. Notre entourage ne pouvait que louer notre union, aux retombées plus que positives. Assurément, nous nous trouvions sur de bons rails.

Malgré mon désir de retrouver le chemin de mon travail estival habituel, la boîte d'intérimaire que je fréquentais depuis déjà deux ans ne fut pas en mesure de me proposer à nouveau le centre commercial où j'avais mes habitudes dès le mois de juin. Je devais soit accepter d'autres missions plus physiques soit patienter jusqu'au début du mois suivant. Pour fêter l'obtention de mon D.E.U.G. et profiter de Sonia, qui se trouvait presque libérée de toute contrainte – elle n'avait en première littéraire que deux épreuves de français comptant pour le baccalauréat, une écrite et l'autre orale – puisque le lycée se retrouvait mobilisé pour la grande messe du baccalauréat, j'optai pour la seconde option. Ainsi, nous pûmes profiter de trois semaines de vacances, où l'activité principale de la journée résidait dans la contemplation du corps de l'autre. La fugacité de nos vacances n'eut d'égal que son intensité. Pas une ombre ne vint planer sur nos deux corps, avachis sur le lit la plupart du temps. La nuit sonnait le glas de notre union diurne puisque ses parents ne l'autorisaient pas à découcher de la maison. N'étant pas majeure et ne voulant pas aller au clash avec ses parents, Sonia les laissait encore décider pour elle. De même pouvait-elle concevoir la difficulté pour eux de voir leur fille de dix-sept ans aux bras d'un étudiant de vingt-et-un an – presque vingt-deux même – possédant son propre studio. Ces séparations à répétition, loin de miner notre moral, ne faisaient que renforcer la joie des retrouvailles du lendemain. Cela permettait de faire perdurer ces moments magiques propres aux unions naissantes. Nous avions ainsi un peu l'impression de réitérer chaque jour l'instant envoûtant de notre première rencontre. Ainsi, nous n'étions pas prêts de nous lasser l'un de l'autre.

Les vacances d'été s'inscrivirent dans cette même optique. A la barrière nocturne s'ajouta celle du travail. De son côté, elle partit également une semaine pour suivre une formation

B.A.F.A.¹. Vaguement en lien avec le B.T.S. qu'elle ambitionnait naguère, ce diplôme, divisé en trois phases, la destinait à encadrer des enfants et des adolescents. La première des étapes était accessible dès l'âge de dix-sept ans, consistant en une session de formation générale sur la connaissance de l'enfant et de l'adolescent et la mise en situation d'animation. Si je ne pouvais que louer sa motivation, je regrettais, en revanche, le lieu de stage, éloigné de plus de cent-cinquante kilomètres de Nantes. J'allais devoir réapprendre à vivre sans elle, sans sentir sa présence à mes côtés. Je fus aussitôt envahi par un sentiment de manque, que le téléphone portable ne me permit de pallier qu'en partie. Le contact charnel me manquait. J'avais cette fille dans la peau. Du coup, j'avais moins le cœur au travail, redoutant déjà la reprise de l'année scolaire qui n'allait que pérenniser la situation actuelle. Je ne pourrais la voir qu'un peu tous les soirs et le week-end, sachant qu'une partie du temps passé ensemble devrait être dévolu aux études. Pour la première fois depuis des mois, une lassitude vint m'envahir. Je n'avais qu'une hâte, celle d'habiter avec elle, de former un vrai couple. Bien sûr, cela pouvait sembler précipité eu égard au caractère récent de notre union et à nos situations personnelles respectives mais je faisais fi du regard des autres. Dans l'immédiat, seul mon bonheur m'intéressait. Et il passait par une présence continue de Sonia à mes côtés. Pour autant, je savais pertinemment que ce rêve demeurerait inaccessible dans un avenir proche. C'était le premier nuage à l'horizon. J'espérais juste qu'il n'en appelait pas d'autres, même si rien n'en laissait présager un amoncellement.

A la fin de l'été, je sus, comme de coutume, me ménager quinze jours de vacances. Il me tardait beaucoup plus cette année-là d'en profiter. Nous pûmes ainsi pleinement nous retrouver et profiter des joies propres de l'été afin de brunir nos peaux, laissées trop longtemps à l'abri du soleil, confinées dans l'exiguïté de mon studio. Et même si la promiscuité des corps étendus sur la plage nuisait à notre intimité, nous éprouvions un sentiment inaltérable de liberté. La magnificence de l'océan nous faisant face, renforcée par un coucher de soleil sur la plage, ne faisait que confirmer notre intime conviction. Nous étions faits l'un pour l'autre. Et rien ni personne ne pourrait nous séparer. A part les études. Du moins, provisoirement.

¹ Brevet d'aptitude à la formation d'animateur

Fin de l'extrait.

Si ce passage, correspondant à peu près au tiers du roman, vous a donné envie de découvrir la suite des pérégrinations de Frédéric, vous pouvez en faire l'acquisition sur ce site.

Pour toute question ou tout commentaire, vous pouvez laisser vos impressions sur ma page d'auteur, sur le site : <http://nbekblog.free.fr> ou m'envoyer directement un courriel à l'adresse suivante : nbek44@gmail.com.

D'avance, je vous souhaite une bonne lecture.

Nicolas Eschrich